

L'ITINÉRAIRE

3\$

Volume 100, n° 11
Montréal, 15 juin 2012
ABONNEMENTS AU
itineraire.ca

SE RAPPROCHER ET
SE COMPRENDRE

INSPIRATIONS
AUTOCHTONES

PAYEZ
VOTRE MAGAZINE
PAR TEXTE
AUPRÈS D'UN
CAMELOT AUTORISÉ



RIOPELLE

UN
OISEAU
EN LIBERTÉ

EXPÉRIENCE
IMMERSIVE

BIOSPHERE

ACHETEZ EN LIGNE



RIOPELLE
100



Environnement et
Changement climatique Canada

Environment and
Climate Change Canada

Québec

espacepourlavie.ca



JEAN-DRAPEAU

Montréal



espace
pour la
vie montréal

L'arrondissement de Ville-Marie reconnaît
l'excellent travail de l'équipe du magazine *L'itinéraire*.

ZOOM

ᑭᑎᑎᑎᑎᑎ Nee-Ann Saila

Participante au Programme Maison ronde

« *I just had to get away. There are no jobs in Kinngait. It's a small community and it's really hard to find work there.* » C'est ainsi que Nee-Ann Saila résume les raisons qui l'ont poussée à quitter son village anciennement connu sous le nom de Cape Dorset. Là, les possibilités d'emploi sont limitées pour une grande partie de la population de 1400 âmes.

La jeune femme inuite de 29 ans est à Montréal depuis quatre ans. Débarquée dans la métropole sans plan précis autre que de trouver un boulot, Nee-Ann a connu des débuts plutôt difficiles dans le Sud.

Ses premiers temps à Montréal ont été marqués par un choc culturel. Il aura fallu du temps et de l'aide pour s'ajuster. Nee-Ann avoue qu'elle ne connaissait personne ici, outre le gars avec qui elle vivait à l'époque. Mais cela n'a pas duré. « *Je suis devenue sans-abri. Oui, c'était dur, mais j'ai eu de l'aide de ma communauté inuite, qui m'a aidée à apprendre comment me débrouiller et survivre dans la rue.* »

Elle avoue qu'elle a parfois le mal du pays. À Kinngait, Nee-Ann vivait entourée de ses neuf frères et sœurs. Mais celui de qui elle s'ennuie le plus, c'est de son fils qu'elle a laissé aux bons soins de son père à elle, là-haut, dans le Nunavut. « *Mon fils vient d'avoir 10 ans, dit-elle avec mélancolie. Dès que je trouverai un bon travail, je vais le faire venir. Je tiens à ce qu'il ait une bonne éducation.* » Elle lui parle tous les jours par Zoom. « *Il va commencer la 5^e année, oh my God!, s'étonne-t-elle. Mon papa dit qu'il l'aide beaucoup dans les tâches.* »

Ce qu'il me manque aussi c'est la saison de la pêche à l'omble chevalier, sur la glace et de la chasse aux oies. « *Le printemps, on y va en famille, et toutes nos prises, on les partage avec la communauté.* » Il faut voir son visage s'illuminer lorsqu'elle évoque cette activité traditionnelle.

Depuis un an, la jeune inuite vit en logement et a fréquenté le Centre de justice des premiers peuples de Montréal et l'organisme Ivirtivik, qui l'a référée à la Maison Ronde.

J'avais entendu dire que c'était du bon monde et qu'ils aidaient beaucoup. Tout le monde est bienveillant ici. Je me garde occupée, je rencontre de nouvelles personnes et j'apprends de nouvelles compétences.

Depuis un an aussi, Nee-ann est abstinente d'alcool, le plus gros obstacle sur le chemin de ses rêves d'une meilleure vie et d'une carrière en comptabilité, dit celle pour qui les maths étaient la meilleure matière à l'école.

Déterminée, on l'encourage à persévérer, accepter les mains tendues et à ne laisser rien ni personne l'empêcher d'atteindre ses objectifs.

Propos recueillis et traduits de l'anglais par Josée Panet-Raymond

© SIMON BOLDUC



PARTENAIRES MAJEURS



Le groupe communautaire L'itinéraire offre une formation d'ADS+ à tous ses employé.e.s et y adhère en tant qu'organisme.

PRINCIPAUX PARTENAIRES DE PROJETS



Nous tenons à remercier le ministère de la Santé et des Services sociaux de même que le Centre intégré universitaire de santé et de services sociaux du Centre-Sud-de-l'Île-de-Montréal pour leur contribution financière permettant ainsi la poursuite de notre mandat.

L'itinéraire EST MEMBRE DE



La direction de L'itinéraire tient à rappeler qu'elle n'est pas responsable des gestes des vendeurs dans la rue. Si ces derniers vous proposent tout autre produit que le magazine ou sollicitent des dons, ils ne le font pas pour L'itinéraire. Si vous avez des commentaires sur les propos tenus par les vendeurs ou sur leur comportement, communiquez sans hésiter avec la direction de L'itinéraire à :

direction@itineraire.ca | 514 597-0238 poste 228



Le journal L'itinéraire a été créé en 1992 par Pierrette Desrosiers, Denise English, François Thivierge et Michèle Wilson. À cette époque, il était destiné aux gens en difficulté et offert gratuitement dans les services d'aide et les maisons de chambres. Depuis mai 1994, le journal de rue est vendu régulièrement par les camelots. Aujourd'hui le magazine bimensuel est produit par l'équipe de la rédaction et plus de 50 % du contenu est rédigé par les camelots.

Mots de lecteurs

NDLR Nous nous réservons le droit de corriger et de raccourcir les textes

On aime ça vous lire !

Vous nous dites souvent que vous aimez L'itinéraire, que vous avez apprécié tel article, que vous aimez notre magazine. Eh bien, écrivez-nous pour nous le dire! Cette section vous est réservée tout spécialement.

ÉCRIVEZ-NOUS! courrier@itineraire.ca Des lettres courtes et signées, svp!

L'ITINÉRAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
2103, rue Sainte-Catherine Est
Montréal (Qc) H2K 2H9

LE CAFÉ L'ITINÉRAIRE
2101, rue Sainte-Catherine Est
Téléphone : 514 597-0238
Télécopieur : 514 597-1544
Site : www.itineraire.ca

ISSN -1481-3572
Numéro de charité : 13648 4219 RR0001

Dépôt légal
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque de l'Assemblée nationale du Québec

Le Groupe L'itinéraire a pour mission de réaliser des projets d'économie sociale et des programmes d'insertion socioprofessionnelle, destinés au mieux-être des personnes vulnérables, soit des hommes et des femmes, jeunes ou âgés, à faible revenu et sans emploi, vivant notamment en situation d'itinérance, d'isolement social, de maladie mentale ou de dépendance. L'organisme propose des services de soutien communautaire et un milieu de vie à quelque 200 personnes afin de favoriser le développement social et l'autonomie fonctionnelle des personnes qui participent à ses programmes. Sans nos partenaires principaux qui contribuent de façon importante à la mission ou nos partenaires de réalisation engagés dans nos programmes, nous ne pourrions aider autant de personnes. L'itinéraire, ce sont plus de 2000 donateurs individuels et corporatifs qui aident nos camelots à s'en sortir. Merci à tous !

Les camelots **1,50 \$** l'achètent

3 \$ Prix de vente

1,50 \$ paie l'impression + coûts de production



Convention de la poste
publication N°40910015,
N° d'enregistrement 10764.

Retourner toute correspondance ne pouvant être livrée au Canada, au

Groupe communautaire L'itinéraire
2103, Sainte-Catherine Est
Montréal (Québec) H2K 2H9

SOLISCO

IMPRIMEUR SOLISCO
120, 10E RUE
SCOTT (QUÉBEC)



Canada

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada. Les opinions exprimées dans cette publication (ou sur ce site Web) ne reflètent pas forcément celles du ministère du Patrimoine canadien.

LUC DESJARDINS

Directeur général et éditeur

ADMINISTRATION

VANESSA TREMBLAY
Directrice - Opérations et ressources humaines

ESTELA SOLORZANO
Cheffe comptable

MARCELA CHAVES
Commissaire comptable

SANDRINE PAPINEAU
Adjointe administrative

RÉDACTION

JOSÉE PANET-RAYMOND
Éditrice adjointe et rédactrice en chef

KARINE BÉNÉZET
Journaliste, cheffe de pupitre

SIMON BOLDUC
Chargé de projet - journalisme

CARLA BRAGA
Responsable de la création visuelle

GABRIEL LAVOIE
Participant aide-journaliste

SIBYLLE BEAUNÉE
Stagiaire à la rédaction

ROSALIE VERMETTE
Stagiaire en graphisme

Composition de La Une CARLA BRAGA
Photo STEVE DESCHÉNES

DÉVELOPPEMENT PHILANTHROPIQUE ET RÉSEAUX SOCIAUX

JOSÉE LABRECQUE
Directrice - Développement philanthropique

PASCALLE PLANET
Gestionnaire de communauté et contenu numérique

ISABELLE SIMARD-LAPOINTE
Agente de développement communautaire

ACTION COMMUNAUTAIRE

THOMAS WAYLAND
Organisateur communautaire

MAUDE M.-ROMPRÉ
Intervenante psychosociale

VINCENT OZROUT
Intervenant psychosocial

DANIEL PRINCE
Responsable de la distribution

SERVICE ALIMENTAIRE

PIERRE TOUGAS
Responsable du Café M. Paul

JEAN-CHRISTOPHE RUEL
Coordonnateur du service alimentaire

PROGRAMME MAISON RONDE

ÉMILIE BEAUDET
Chargée de projets intérimaire - Programmes autochtones

MAUD THIMON
Gérante du Café de la Maison ronde

JULIE CHARBONNEAU
Intervenante psychosociale

JENNY MILLS
Intervenante psychosociale

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président
NICK KAMINARIS - Nuvei

Vice-président
YVON MASSICOTTE - Camelot de L'itinéraire

Trésorière
KATERINE CÔTÉ - CAE

Secrétaire
EMNA BRAHAM - Institut du Québec

Administrateurs
SOPHIE RONDEAU - Croix-Rouge canadienne

CHLOÉ FRESLON - Présidente URelles

DIANE CURADEAU - Représentante des camelots

JEAN-PAUL LEBEL - Camelot de L'itinéraire

JOCELYNE CARRIER - Camelot de L'itinéraire

SAMIR HALAIMIA - Camelot de L'itinéraire

BÉNÉVOLES
CHRISTINE BARBEAU, MARIE BRION, ANITA BARSETTI,
JEAN TALBOT et NICOLE BLAIS

Bénévoles à la rédaction

PAUL ARSENAULT, NICOLE BLAIS, LUCIE LAPORTE
et SYLVIE POIRIER

Bénévoles à la révision



Josée Panet-Raymond

Éditrice adjointe et rédactrice en chef



15 juin 2023
Volume XXX, n° 11

Le Groupe communautaire L'itinéraire reconnaît être situé en territoire autochtone, lequel n'a jamais été cédé. Il reconnaît la nation Kanien'kehá:ka comme gardienne des terres et des eaux sur lesquelles les membres de L'itinéraire se réunissent aujourd'hui. Tiohtiá:ke / Montréal est historiquement connu comme un lieu de rassemblement pour de nombreuses Premières Nations, et aujourd'hui, une population autochtone diversifiée, ainsi que d'autres peuples, y résident. C'est dans le respect des liens avec le passé, le présent et l'avenir que nous reconnaissons les relations continues entre les peuples autochtones et autres personnes de la communauté montréalaise.

J'ai toujours eu de l'admiration pour les peuples et cultures autochtones. Si plus jeune je les idéalisais et m'en faisais une représentation un peu romancée, mes rencontres, dès l'adolescence avec des ami.e.s inuit, anishnabe, mohawk, ojibway et même Coast Salish lorsque je vivais à Ottawa m'ont permis d'en avoir une idée plus réaliste. Les gens que j'ai connus étaient tous marqués par les effets du colonialisme, les pensionnats, l'exclusion. Certains d'entre eux ont sombré dans l'alcoolisme et la toxicomanie, d'autres s'en sont mieux tirés en poursuivant leurs études et en s'épanouissant dans les arts, la musique, le travail.

J'ai grandi en étant témoin des grands préjugés et injustices qu'on leur a infligés. J'ai déjà assisté impuissante et très choquée au passage à tabac d'un Autochtone vulnérable par deux policiers en pleine rue achalandée. Je partageais et je partage encore leur révolte et leur peine. J'en ai entendu des méchancetés à leur égard dans ma jeunesse, et même encore aujourd'hui, bien que les temps aient changé.

Qu'est-ce qui a changé? On est de plus en plus nombreux à avoir laissé tomber des idées reçues. Parce qu'on en sait beaucoup plus sur les peuples autochtones que dans le passé. On a appris que les Premières Nations et les Inuit forment 11 nations bien distinctes et que chacune a sa langue, ses traditions, ses particularités. On réécrit tranquillement les livres d'histoire truffés de stéréotypes pour enfin admettre les voix des Autochtones.

On lit autochtone, on écoute de la musique, des films et des balados autochtones. On voit de plus en plus d'Autochtones à la télévision, au cinéma, jouer autre chose que des rôles typés.

Les choses changent petit à petit. Mais il reste encore du chemin à faire.

Faut se parler

Je vous avoue que ce numéro dédié aux communautés autochtones n'a pas été facile à faire. De la trentaine de perches tendues à des interlocuteurs autochtones, très peu ont répondu. Nos appels répétés à des journalistes autochtones à qui nous aurions aimé céder des pages n'ont pas eu de retour.

En cherchant à savoir pourquoi, les personnes qui nous ont répondu nous ont expliqué: les Autochtones sont fortement sollicités par les médias en juin, le mois qui leur est consacré et beaucoup moins le reste de l'année. La pénurie de main-d'œuvre touche aussi les communautés, tant les journalistes que les personnes chargées des communications. Ils se font toujours poser les mêmes questions par rapport aux problèmes sociaux, plutôt que de parler de la musique, de la réalisation ou de l'œuvre qui les démarque.

Si, à L'itinéraire nous avons établi une tradition en publiant un numéro « spécial Autochtones » tous les 15 juin depuis cinq ans, il faut dire que nous avons également parlé des artistes, politiques, des causes et d'autres sujets autochtones dans diverses éditions du magazine et nous continuerons de le faire.

En conclusion, si on veut aller plus loin pour effectuer un plus grand rapprochement, une réelle réconciliation, il faut se parler, se voir et s'entendre. Mutuellement et équitablement. ■



LIT
NE
RAI
RE



SOMMI

© SIMON BOLDUC



Participant.e.s Maison ronde

- 3 Zoom sur Nee-Ann Saila
- 30 Manomikalak Uqittuq

Mots de camelots

- 8 Krystal Brooks
- 8 France Lapointe
- 8 Agathe Melançon

© AMY ROMER



© SYBILLE BEAUNÉE





INDIANE

15 juin 2023
Volume XXX, n° 11

10 Dans l'actualité

Un livre pour sortir de l'oubli
Simon Bolduc

12 Lettre au jeune moi

Denis Bourgeois

15 Société

Megaphone Vancouver honore les femmes autochtones tuées et disparues
Josée Panet-Raymond

19 Culture

Le théâtre pour guérir
Sibylle Beaunée

24 Développement durable

Rencontrer et raconter en bande dessinée
Simon Bolduc

30 Chronique

Memories of my childhood
Manomikalak Uqittuq

31 Réflexions

L'enfant qui sommeille
Jean-Guy Deslauriers

32 Dans la tête des camelots

Tourisme autochtone, qu'aimeriez-vous découvrir?

35 Tourisme autochtone

Se rapprocher et se comprendre
Rédaction de *L'itinéraire* en collaboration avec Tourisme Autochtone Québec

40 Mieux vaut en écouter!

Karine Bénézet

42 Montréalités d'ici

Namron

43 C't'encore drôle

Christian Vanasse

44 Détente

À la une

Équipe de la rédaction



© STEVE DESCHÈNES

Qu'est-ce qui a changé? On en sait beaucoup plus sur les peuples autochtones que dans le passé. On a appris que les Premières Nations et les Inuit forment 11 nations bien distinctes et que chacune a sa langue, ses traditions, ses particularités. On réécrit tranquillement les livres d'histoire. On lit autochtone, on écoute de la musique, des films et des balados autochtones. Les choses changent petit à petit. Mais il reste encore du chemin à faire.



Ce qui se passe dans ma vie

Je suis arrivée à L'itinéraire en décembre 2022. Je suis aide-cuisinière, et ça me plaît. Je m'occupe des déjeuners un vendredi sur deux, de 8h à 10h, pour les camelots qui viennent manger au Café. Les autres jours de la semaine, je travaille de 11h à 15h, sauf la fin de semaine. J'aime ça. J'ai connu L'itinéraire par un programme de réinsertion. Avant, j'ai fait du travail par téléphone pour la compagnie Maritz. Je posais des questions pour savoir si les gens étaient satisfaits des services des compagnies avec lesquelles l'entreprise faisait affaire.

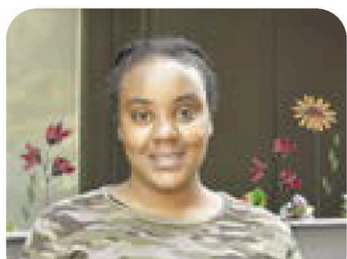
Je suis retournée à l'école pour finir mon secondaire à distance. J'habite actuellement dans un centre de réadaptation. Ils m'ont aidée pour mon inscription à l'école. J'ai une chambre là-bas depuis juin 2020. On est une dizaine. Mon bail finit le 20 juin et après j'irai en appartement supervisé.

J'ai 32 ans et j'ai un fils de 5 ans, qui vient de célébrer son anniversaire le 11 juin. Je suis née à Montréal et j'ai toujours habité ici. Pour les vacances d'été, quand j'étais enfant, j'allais chez ma grand-mère à Toronto.

Ma mère est originaire de Trinidad, et Tobago, mon père est de la Jamaïque. J'ai déjà visité la Jamaïque avec ma mère, j'avais environ 20 ans. J'ai beaucoup aimé la nourriture. Mon plat préféré est le *ackee and saltfish*. C'est un mets de poisson salé avec des fruits des Caraïbes, avec des *backes* (une sorte de pain).

J'aime aussi la musique. J'écris des chansons parfois. J'étais dans une chorale à l'église quand j'étais jeune.

Ce que je souhaite pour l'instant, c'est d'avoir de bons résultats dans mes études et continuer de travailler à la cuisine de L'itinéraire.



KRYSTAL BROOKS
PARTICIPANTE À LA CUISINE



De l'espoir pour les Autochtones

Je trouve ça affreux de voir ce que vivent les peuples autochtones que j'observe à mon travail. Près de mon point de vente, ils couchent sur le trottoir, entassés, les uns à côté des autres. C'est inhumain. Longtemps ils se sont fait exploiter, manipuler, en leur faisant croire que les échanges qu'ils faisaient étaient bénéfiques. Je constate aussi qu'il y en a qui sont autonomes, qui ont une bonne situation de vie. On dirait que c'est tout ou rien.

Ils sont plus nombreux qu'avant sur le Plateau. Ils savent que les gens sont généreux. Ça fait pitié de les voir dépérir. Dans leur communauté, il y a des problèmes de consommation et de logements souvent surpeuplés. Il faudrait plus de développement selon leur concept de vie, autour de leur culture, de la chasse, de la pêche, du cercle de vie, le développement durable.

Ça leur permettrait de développer des idées avant-gardistes pour surmonter leur détresse et s'organiser. Certains s'allient entre eux et fondent une grande famille où ils peuvent vivre ensemble.



FRANCE LAPOINTE
CAMELOT SAQ MENTANA / MONT-ROYAL

Sentiment d'impuissance

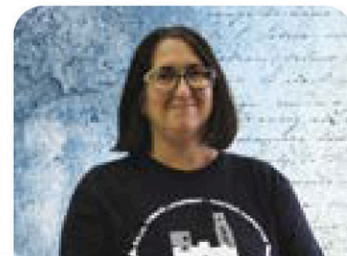
Par un beau matin ensoleillé à mon point de vente, je salue une personne sans-abri. Elle s'approche pour me raconter ses malheurs. Elle a été agressée deux fois, violée une fois et on lui a volé son cellulaire, tout cela en l'espace d'une semaine. Elle s'est plainte à la police, selon ce qu'elle m'a raconté. Puis elle m'a demandé quoi faire. J'étais bouche bée. Je ne savais pas quoi lui répondre. Elle a flatté la tête du chien d'une autre femme et elle est partie.

En tant que camelot, je ne peux pas faire grand-chose pour elle, à part l'écouter sans l'interrompre. Par contre, en tant que militante du droit au logement, j'ai suggéré au comité logement que je connais d'afficher des slogans sur les pancartes disant que les logements sociaux peuvent sauver des femmes de ce genre de situation. Oui, il y a un projet sur la table pour des unités pour les femmes dans le secteur. C'est une partie de la solution!

Comment prévenir que les femmes se retrouvent dans la rue? Pourquoi ne pas augmenter les ressources pour qu'elles puissent dormir en sécurité? Comment sensibiliser et soutenir les hommes pour qu'ils adoptent les bons comportements, quel que soit leur statut? Existe-t-il des organismes pour le faire et si oui, sont-ils en nombre suffisant?

En tant que camelot et femme, le témoignage de la sans-abri m'a bouleversée. Je ne suis pas formée pour accueillir de tels propos et je ne sais pas quoi en faire à part les écrire pour sensibiliser d'autres personnes.

Pour le droit au logement! Pour le droit au respect! Pour le droit aux ressources! Pour le droit à la dignité! Agissez donc pour que ça change pour le mieux en investissant de l'argent dans la prévention et dans les solutions, cher gouvernement!



AGATHE MELANÇON
CAMELOT MÉTRO LIONEL-GROULX

Investir dans la collectivité pour maximiser notre impact social.



Nous aussi, cette idée nous fait rêver.

Qu'il s'agisse de la réduction des gaz à effet de serre, de la promotion des langues et des cultures autochtones ou de la réinsertion sociale des jeunes, nous tenons à faire notre part. C'est pourquoi nous soutenons, par nos dons et commandites, une vingtaine d'organismes de différentes nations du Québec.

hydroquebec.com

RELATIONS
progressistes avec
les Autochtones

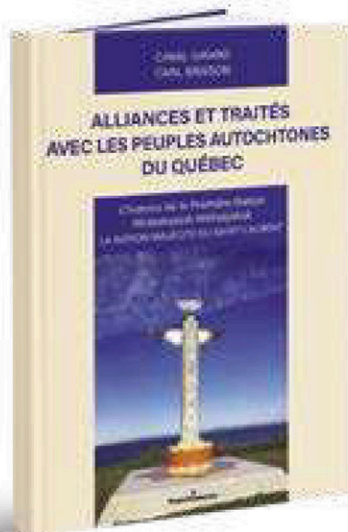
NIVEAU
ARGENT

Conseil canadien pour
l'entreprise autochtone



dans l'actualité

Par Simon Bolduc



Un livre pour sortir de l'oubli

L'historien Camil Girard et le géographe Carl Brisson ont écrit l'histoire de la Première Nation Wolastoqiyik Wampanoag à partir de 4000 documents d'archive numérisés et fournis par ses membres. Un ouvrage qui vise à sortir de l'oubli cette nation mieux connue sous le nom des Malécites, avant qu'elle ne se réapproprie son nom en 2019.

Dispersée sur les territoires du Nouveau-Brunswick, du Québec et du Maine, aux abords de la rivière Saint-Jean, la Première Nation Wolastoqiyik Wampanoag a presque «disparue de l'histoire», selon l'historien Camil Girard. Dépossédée de ses terres ancestrales à la fin du 19^e siècle par le gouvernement canadien, et forcée de vivre en errance, elle «réapparaît» en 1987 alors qu'elle est reconnue comme 11^e nation autochtone du Québec.

À la demande du chef conseiller en culture de la nation Wolastoqiyik Wampanoag, Kevin Morais, c'est un travail colossal que M. Girard et son collègue géographe Carl Brisson ont fait pour mener à terme l'écriture d'un important ouvrage sur l'histoire de la Première Nation Wolastoqiyik Wampanoag, afin de «sortir ses membres de l'oubli», comme le dit M. Girard.

Depuis 35 ans, les membres de la Première Nation vivant en diaspora tentent de se réapproprier leur culture, leur histoire, leur territoire et sont des acteurs socioéconomiques importants dans la région du Bas-Saint-Laurent. Ce livre, *Alliances et traités avec les peuples autochtones du Québec; L'histoire de la Première Nation Wolastoqiyik Wampanoag*, vient sceller la mémoire collective des 1600 Wolastoqiyik vivant au Québec et participe à l'effervescence que connaît la nation dans son processus de réappropriation identitaire.

Organiser les archives

Camil Girard n'aurait jamais pensé terminer ce projet commandé par la nation Wolastoqiyik. Cet aboutissement, il le doit à deux facteurs : sa collaboration depuis 40 ans avec les Innus autour de différents projets mémoriels et «la confiance totale» que la communauté Wolastoqiyik lui a donnée pour plonger dans leurs archives.

«*Quand nous avons commencé à en parler, le chef Kevin Morais et moi autour de 2017, la possibilité d'écrire l'histoire d'une première nation comme les Wolastoqiyik était un défi impensable, dit d'entrée de jeu le professeur associé à l'Université du Québec à Chicoutimi, Camil Girard. Les terres actuelles de leur communauté, à Cacouna et Kataskomiq, n'ont pas d'habitants. Ceux-ci sont répartis sur l'ensemble du territoire. C'est une réappropriation culturelle en dehors du concept de réserve territoriale. Pendant 20 ans, la communauté a organisé ces archives, et ce fut le point de départ de nos recherches.*»

À travers les traités, les cartes, les œuvres de Champlain notamment, le défi a été de reconstruire l'histoire à partir de la colonisation, au fil des alliances que les dénommés – à tort – Malécites ont conclues tant avec le Régime français que britannique.

La grande découverte

En 1603, raconte M. Girard, Samuel de Champlain établit la première alliance du 27 mai au 9 juin à Tadoussac avec les Algonquins, les Etchemins et les Montagnais. «L'année d'après, et c'est ce qui est intéressant, on découvre qu'il se rend sur la rivière Saint-Jean et établit le même type d'alliance avec les Wolastoqiyik qu'il rencontre et qui ont diverses appellations. Il conclura plusieurs alliances avec ces nations pour confirmer, d'une certaine manière, la présence française sur le territoire», explique-t-il.

Présentes plus de 100 ans sous le Régime français, c'est au tour des Anglais de signer des traités avec les différents groupes Wolastoqey, en 1726. «Ce sont des traités d'alliance obligés pour faire compétition à la France, selon Camil Girard. Mais les Wolastoqey ne sont pas belliqueux, ils s'allient avec n'importe qui pour prospérer. Ils sont, à l'époque et encore aujourd'hui, dans une zone frontière où il faut qu'ils assurent la paix avec tous leurs partenaires.»

C'est dans ce contexte historique fragile, partagé entre les Régimes français et britannique, plus tard canadien, séparé à la fois par une frontière provinciale et internationale, sous tutelle d'une Loi sur les Indiens annihilatrice que les Wolastoqey «disparaissent» de l'histoire vers la fin du 19^e siècle avant de connaître une renaissance en 1987. Pour Camil Girard, «cette renaissance, c'est le vieux fonds de commerce des familles qui se sont senties oubliées et blessées par l'histoire.»



Camil Girard, professeur et chercheur associé à l'Université du Québec à Chicoutimi.

Photo fournie par Camil G.

*La renaissance de 1987,
c'est le vieux fonds de
commerce des familles
qui se sont senties
oubliées et blessées
par l'histoire.*

- Camil Girard

Renâitre

Le livre de Camil Girard et de Carl Brisson a été tiré à 2000 exemplaires, «un succès dans le monde académique», selon l'historien. Il a également été offert à chaque membre de la communauté Wolastoqiyik du Québec. L'impact de l'ouvrage, selon l'auteur, c'est le constat que les 35 dernières années ont été marquées par le travail acharné de la communauté à se réapproprier sa culture par divers moyens. «D'abord, réseauter entre les membres était difficile pour eux sur le plan territorial, ça été tout un défi et ce fut la première action à faire, lance-t-il. Ensuite, à Cacouna, par exemple, c'était d'élargir leur territoire et de développer la pêche sur le plan économique. Ils ont dû organiser les conseils de bande qui agissent dans un contexte complexe et difficile. S'inscrit ensuite dans ces actions le livre qui permet à chacun de se réapproprier, d'une certaine manière, un discours, une synthèse de réflexion.»

Zone frontière

La zone frontière où se trouve la Première Nation Wolastoqiyik Wahsipekuk pose le défi d'une reconstruction culturelle en apparence impossible. «Et ils le font!», s'étonne Camil Girard. Le livre sera prochainement publié en anglais et M. Girard s'attend à ce que les communautés Wolastoqey du Nouveau-Brunswick et du Maine collaborent à reconstruire l'identité des «Malécites» dans l'histoire extrafrontalière du Québec, des États-Unis et des Maritimes.

«C'est fascinant les zones frontières puisqu'elles sont des régions d'échanges en continu, explique Camil Girard. Tu fais des échanges obligés d'hommes, de femmes, de parents, d'enfants, de toutes sortes de ressources, et le concept d'alliance, peu importe avec qui, prend tout son sens dans ce contexte. Mais ça rend complexe la reconstruction historique. Je vous avoue honnêtement que, quand nous avons commencé, on ne pensait jamais s'en sortir. C'est ce qui est fascinant en recherche, ce qui nous attend est toujours surprenant.» ■

Lettre au jeune moi

Denis Bourgeois

Pharmaprix Jean-Talon / Christophe-Colomb

Cher Denis,

À 1 an

Mon p'tit Denis, j'ai juste le goût de te dire que plus tard, quand tu vas être grand, fais attention aux mauvaises personnes. Fais attention aux mauvais chiens. Et méfie-toi de tes parents.

À 6 ans et demi à Saint-Mathieu-de-Belœil

Ton chien Mouski! T'es heureux! Tu fêtes Noël chez ta tante. Ce chien-là tu l'as eu en cadeau, mais ton père l'a échangé pour un chien mauvais, un wolamute, un malamute d'Alaska mélangé avec du loup. C'est à cause de lui si aujourd'hui tu as peur des gros chiens. Tu lui en voudras toujours. Mouski va beaucoup te manquer, tu l'aimais tellement. Mais le passé c'est le passé. Même si ta tante te dit qu'il faut pardonner dans la vie, tu n'en es pas capable. Ton vieux boit. Il est colérique, violent. C'est dur à vivre. Même tes sœurs se mettent de la partie pour te mener la vie dure.

Vers l'âge de 12 ans

Quand tes parents se séparent, ton père part rester à Montréal avec tes sœurs. Tu habites avec ta mère et son chum. Ceux-ci ne se comportent pas bien du tout avec toi, le milieu est très malsain, vraiment toxique. À l'école, tu te fais intimider, les filles se moquent de toi puis tu te laisses entraîner par des voyous. Tu as l'impression que ta vie se résume à du rejet et à de l'intimidation.

Présentement, je m'imagine dans la peau de Marty McFly dans le film Retour vers le futur. À l'école, les filles vont même jusqu'à déchirer tes pantalons et ça t'a fait beaucoup de peine. Puis tu te mets à avoir de mauvaises fréquentations. Je dirais à ta mère de laisser son chum parce que c'est un mauvais gars. Tu trouves tout de même le courage de demander à la police de te sortir de là, d'aller dans un foyer d'accueil. Malheureusement cela ne durera pas bien longtemps, parce qu'à 14 ans, ils t'ont placé avec ton père. Une autre étape difficile.

Tu n'aimes pas vivre à Montréal, en plus avec un père que tu n'aimes pas et qui t'inspire la peur. Tu dirais: «McFly, viens à son secours!» Mais ce n'est pas lui qui accourt, c'est plutôt ta tante. Elle t'accueille chez elle et comme elle n'a pas de mari ni d'enfant, elle agit comme une vraie mère. Tu sais, comme celles qui gâtent et donnent de l'amour. Vous resterez ensemble dans un 5 et demi pendant 18 ans.



1 an, 1969

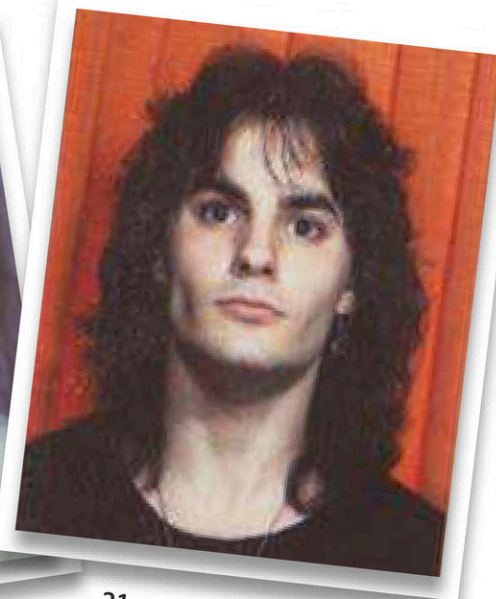


6 ans avec le chien Mouski, 1974



3 ans, 1971

19 ans, 1987



21 ans, 1989

À 18 ans

T'étais rockeur et tu avais des mauvaises fréquentations.

À 19 ans

T'as une tête de bois. Tu réussis à terminer ton secondaire.

À 21 ans, tu habites toujours chez ta tante

Tu t'achètes une télévision de 21 pouces. Tu travailles, tu fais de l'argent. Ça été une des plus belles périodes de ta vie. Tu fais l'entretien ménager la nuit à la Gare Centrale et tu fais aussi de l'ébénisterie pour la compagnie Transit. Tu as aussi travaillé pour Via Poste à Ville Saint-Laurent.

Ici, j'aurais un conseil à te donner. Si tu veux que ça fonctionne avec ta copine Manon, essaie de ne pas l'appeler trop souvent. Parce que si tu es trop insistant, elle va se lasser de toi.

J'aimerais maintenant te dire que le Denis d'aujourd'hui est plus heureux et plus sociable. Il prend à cœur son métier de camelot et apprécie ce que L'itinéraire lui apporte. Et présentement, tout ce qu'il désire c'est de quitter le logement qu'il occupe parce qu'il n'y est pas très heureux et retourner vivre sur la Rive-Sud, près du fleuve.

Toute ma vie je me suis senti rejeté, il faut maintenant passer à autre chose. Je dois regarder en avant pour continuer et cesser de me considérer comme une victime.

- Denis



Titre valide
à partir du
1^{er} juillet
2023



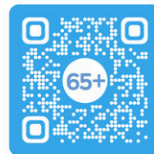
65+ ANS ET

TRANSPORT GRATUIT
ZONE A

RÉSIDENTS DE L'AGGLOMÉRATION DE MONTRÉAL



Informez-vous dès
maintenant des modalités
pour vous procurer
votre titre.



stm.info/gratuite65
514 STM INFO



MEGAPHONE VANCOUVER HONORE LES FEMMES AUTOCHTONES TUÉES ET DISPARUES

— Josée Panet-Raymond • Rédactrice en chef

© PHOTOS AMY ROMER

Chaque année, dans les rues du Downtown Eastside à Vancouver se déroule la Women's Memorial March, une marche en l'honneur des milliers de femmes, de filles, de personnes aux genres divers autochtones qui sont décédées ou portées disparues.

L'événement annuel qui se tient le 14 février depuis 1992 est une manifestation pour sensibiliser la population, mais aussi pour se souvenir.

À ce jour, près de 1700 femmes et jeunes filles sont portées disparues ou ont perdu la vie dans l'ensemble du pays, bien que les recherches menées par l'Association des femmes autochtones du Canada suggèrent que ce nombre est plus proche de 4000.

Nos collègues du magazine de rue *Megaphone*, – situé dans ce même quartier, peuplé d'une population itinérante, largement autochtone et berceau de la crise des opioïdes – ont partagé avec nous une édition spéciale dédiée aux femmes autochtones intitulée *Dear Sisters*. En voici quelques extraits.





Une participante à la marche arbore une empreinte de main peinte en rouge, devenue une représentation symbolique du racisme et de la violence systémiques qui touchent les femmes autochtones au Canada, aux États-Unis et ailleurs. Les empreintes de mains visent également à sensibiliser le public aux femmes et aux filles autochtones disparues et assassinées, ainsi qu'à la culture du silence qui entoure la violence à l'encontre des peuples autochtones.



Une aînée faisait partie des milliers de personnes qui ont participé à la marche commémorative des femmes en février dernier. La foule a marché dans les rues du quartier Downtown Eastside, s'arrêtant à divers endroits importants pour prier.

Un.e enfant qui participait à la marche rythmait ses pas au son du tambour.



Dear Sisters,

I walk alone today in memory
of your life,

your hopes and your dreams.

I walk alone to remember
your last moments of life.

I walk alone to focus on your fears,
your terror of being where you
shouldn't be.

Your feelings of regret and shame.

Your feelings of being alone and
helpless.

Perhaps, feelings of being in a good
place,

a safe place, a fun place,
not thinking of the dangers.

So I walk alone to honour your spirit,
to pray for your peace and
sweet rest in eternity.

Your people walk to honour your
memory,
to grieve for your lost presence.

Now, you walk with your loving
ancestors,

as they welcome you with open
arms,

loving hearts and acceptance.

I will walk alone soon to meet you in
the spirit world

and I know our paths will cross, and
I look forward

to meeting you with a hug.

Hai Hai.

- Maryann Sundown

Chères sœurs,

Je marche seule aujourd'hui en souvenir
de votre vie,

de vos espoirs et de vos rêves.

Je marche seule pour me souvenir
de vos derniers moments de vie.

Je marche seule pour me concentrer sur
vos peurs,

votre terreur d'être là où vous
ne devriez pas être.

Vos sentiments de regret et de honte.

Vos sentiments de solitude
et d'impuissance.

Peut-être, le sentiment d'être dans
un bon endroit,

un endroit sûr, un endroit amusant,
sans penser aux dangers.

Je marche donc seule pour honorer votre
esprit,

pour prier pour votre paix et
et votre doux repos dans l'éternité.

Votre peuple marche pour honorer votre
mémoire,

pour pleurer votre présence perdue.

Maintenant, vous marchez avec
vos ancêtres aimants,

qui vous accueillent à bras ouverts,
avec des cœurs aimants et de
l'acceptation.

Bientôt, je marcherai seule pour vous
rencontrer dans le monde des esprits.

et je sais que nos chemins se croiseront.

J'attends avec bonheur de vous
rencontrer et de vous serrer dans mes
bras.

Hai Hai.

- Maryann Sundown

Cette année, Maryann Sundown (Crie) a marché seule. Elle voulait être pleinement présente et se sentir plus proche des femmes qui l'ont précédée, alors qu'un diagnostic de cancer en phase terminale l'amène à penser à ses ancêtres et à se préparer à son dernier voyage. Sa lettre est une méditation sur ce que les femmes ont vécu avant de quitter la Terre, et sur la direction que Maryann prend elle-même.



© TANYA GOEHRING

Le magazine de rue *Megaphone* est vendu par des camelots à Vancouver et à Victoria en Colombie-Britannique. Il a comme mission de donner une voix et une opportunité économique aux sans-abri et aux personnes à faible revenu tout en renforçant le soutien communautaire pour mettre fin à la pauvreté.





Traiter des sujets humains, mais d'une perspective autochtone.

— MELISSA MOLLEN DUPUIS
CHRONIQUEUSE



C'est créer des liens entre les différentes communautés.

— GABRIELLE PAUL
JOURNALISTE



**ESPACES
AUTOCHTONES**

radio-canada.ca/espaces-autochtones

Une plateforme d'information et lieu de parole pour comprendre l'actualité et les enjeux autochtones



LE THÉÂTRE ➤➤➤ POUR GUÉRIR

De la fin des années 1800 jusqu'en 1996, date de la fermeture du dernier pensionnat autochtone, plus de 150 000 enfants ont été arrachés à leurs familles. Après des décennies de ce qui est considéré comme un génocide culturel, les artistes autochtones se battent aujourd'hui pour la survie de leur héritage. **Omer St-Onge** en fait partie.

— **Sibylle Beaunée** • Journaliste stagiaire





À CE PETIT GARÇON

Sur la scène de la Maison de la culture Ahuntsic, l'Innu Omer St-Onge a dévoilé, devant un public d'une cinquantaine de personnes, un récit poignant et empreint d'émotion sous le nom de *Utei: Récit d'un survivant*. L'histoire qu'il a racontée, c'est la sienne. Une histoire qui débute de son enfance dans sa communauté de Maliotenam, sur la Côte Nord, de son vécu dans un pensionnat religieux à son retour dans une famille meurtrie par les blessures du passé. Un monologue qui parle sans filtre de violence sexuelle, d'alcoolisme, de drogue, de suicide, mais qui souligne surtout une chose, la nécessité de soigner son âme pour avancer.



PARLER POUR RENDRE HOMMAGE

Dans sa loge, après son spectacle, Omer St-Onge se livre sur toute la création de *Utei: Récit d'un survivant*. Auparavant guide spirituel pour les Autochtones au sein de la Commission de vérité et réconciliation, il a été un témoin privilégié de la manière dont les traumatismes des personnes internées dans des pensionnats étaient traités. «*Dès que les Autochtones disaient ce qu'ils avaient vécu, une somme de dédommagement était proposée, par exemple 12 000 \$ pour un viol. S'ils acceptaient la somme, ils devaient ensuite signer une décharge et n'avaient plus le droit de s'exprimer sur leurs agressions.*» Choqué, Omer St-Onge décide de ne pas signer les documents : «*Je trouvais ça trop dur de ne pas pouvoir en parler, j'avais besoin d'expliquer ce qu'on m'a fait subir.*»

Il se tourne alors vers Xavier Huard, codirecteur artistique des productions Menuentakuan, pour adapter son vécu sous forme théâtrale. «*J'ai le don de la parole et je voulais vraiment le mettre à profit pour parler de mon histoire et de celle de ma communauté. Parce que lorsqu'on parle, on guérit un morceau du puzzle.*»

Dans une ambiance délicate malgré la teneur du sujet, il rappelle également la nécessité de parler de ses traumatismes sur scène pour rendre hommage à ses proches perdus. «*Je ne parle pas que de mon histoire. Je raconte le témoignage de tous ceux qui n'ont pas pu s'en sortir.*» Une manière de s'exprimer, mais aussi de se rappeler des bons souvenirs, comme des mauvais. «*C'étaient mes amis proches, on a commencé à jouer dans le boisé quand on était jeunes, à faire comme Tarzan, puis on a commencé à prendre de la drogue et de l'alcool ensemble. Eux, ils n'ont pas eu la chance de rester en vie. Si on n'en parle pas, personne ne se souviendra d'eux.*»

Rendre hommage est donc la raison pour laquelle Omer St-Onge s'exprime sur scène, mais également pour rendre justice à l'enfant qu'il était.

«*Ce petit garçon, il se croyait mort et abandonné par le temps. Il a été chanceux de retrouver ses traditions. Je lui dirais : "il va falloir que tu avances. Il va falloir que tu avances même si tu as souffert, parce que plus tard, tu vas pouvoir aider d'autres personnes de notre communauté, d'autres personnes qui sont allées dans les pensionnats". Je lui dirais : "reste debout, reste debout, reste debout"»,* témoigne l'artiste.

Ce petit garçon en question, c'est Omer St-Onge à l'âge de 6 ans. Six ans, quand il est emmené par des prêtres dans un pensionnat religieux. Six ans, quand il est arraché à sa famille pour éviter que ses parents ne subissent des représailles. Six ans, quand on lui interdira de parler l'innu-aimun.

Âgé de 61 ans, celui-ci se rappelle avec exactitude son arrivée dans ce nouvel endroit avec son frère jumeau. «*Ils nous ont fait entrer dans ce pensionnat et nous ont donné un nouveau nom. Le mien était 135 et mon frère 152.*» À peine installé, Omer St-Onge exprime la rapidité à laquelle l'enseignement religieux l'a éloigné de sa culture. «*J'ai dit à mon frère que notre père allait venir nous chercher, mais au même moment, une religieuse m'a lavé la bouche avec du savon. On a compris qu'on n'avait plus le droit de parler innu, mais mon frère et moi ne connaissions aucun mot français.*» Il découvre alors un lieu austère où les «*Indiens*», comme les appelaient les religieux, sont synonymes de mal. «*Je me souviens de ce tableau, il était tout rouge. On pouvait voir des Indiens qui étaient jetés dans les flammes de l'enfer. Pour eux, être Indien c'était le signe du mauvais, du démon. Moi, je voulais juste être un bon Indien.*»

En deux ans, Omer St-Onge aura vécu des violences physiques et sexuelles. Dans une ambiance sombre, accompagnée d'une lumière rouge au-dessus d'un lit sur lequel il est assis, l'artiste plonge les spectateurs dans la terreur vécue par les enfants attendant avec peur l'arrivée du prêtre dans la chambre. Tapant de son poing sur les lattes du lit, l'écho des «*boum, boum, boum*» résonne dans un silence lourd. D'un ton grave, Omer St-Onge relate des événements glaçants. «*On avait tous peur qu'il entre et qu'il nous choisisse. Quand c'était un autre enfant qui partait avec lui, on soufflait et on était tellement content de passer au travers. Jusqu'à ce qu'on entende les pleurs de notre ami, et on s'en voulait tellement de ne pas être à sa place. Un jour, c'est moi qui ai été choisi.*» D'une phrase, Omer St-Onge a provoqué l'ahurissement du public. «*Après m'avoir agressé, il me disait que j'avais la semence de Dieu en moi, puis il me donnait un sachet de bonbons. Au fil du temps, on pensait que c'était sa façon de nous aimer.*»

Brisés par l'enseignement et les agressions, Omer et son frère retournent chez leurs parents à 8 ans. En rentrant dans la maison, ce n'est plus leur mère et leur père qui les attendent, mais deux individus rongés par l'alcool.



Omer St-Onge

Photo: Sibylle Beaunée





PINK FLOYD M'A SAUVÉ LA VIE

La caisse de bières au milieu du salon devient un membre à part entière de la famille. Quand ce ne sont plus les parents qui la vident, Omer et son frère s'en chargent avec leurs amis. «*Mes parents étaient trop saouls pour se rendre compte qu'on en volait. Nous, on était tellement contents d'en prendre. On partait avec nos copains et nos bières, on s'installait dans la forêt et on oubliait tous nos soucis.*»

Quand la bière ne suffit plus à soulager la douleur du passé, la drogue et l'automutilation, la scarification prennent le dessus. Comme l'explique Omer St-Onge, «*la douleur était tellement immense que je faisais tout pour l'oublier. Le pire, c'est qu'on en était tous victimes, que ce soit mes amis ou ma famille. On avait marqué mon âme au fer rouge. Pour ne plus penser à cette douleur, il fallait que je souffre autrement, que je ne sois plus conscient de mes actes ou de qui j'étais.*»

Au fil du temps, la question du suicide commence à émerger dans l'esprit de l'artiste, qui se retrouve avec la corde au cou. «*J'avais juste un pas à faire pour que ça soit terminé, un pas et je ne souffrirais plus. Mais soudain une musique est sortie de nulle part et je l'ai écoutée.*» Ce son, qui lui semblait divin, était un passage de l'album *Dark side of the Moon* de Pink Floyd, qui empêchera Omer St-Onge de commettre l'irréparable.

Une reprise en main qui l'oblige à choisir la vie plutôt que la mort. Cela allait passer par un long chemin pour guérir les souffrances indélébiles de son âme.

PARDONNER POUR GUÉRIR

Pour espérer retrouver une vie libérée de tous ses démons, Omer St-Onge ne voit pas d'autres choix que de pardonner aux auteurs de ses douleurs. Un par un, il prend le temps d'exprimer les mots qui pèsent sur son cœur. Ses parents sont les premiers à qui il s'adresse, à commencer par sa mère.

«*Maman, tu devais nous protéger. Quand tu nous as dit de partir ce jour-là avec ces hommes, tu nous as abandonnés. Tu devais nous protéger, tu aurais dû refuser qu'ils nous emmènent. Quand j'ai voulu t'expliquer ce qu'ils nous ont fait, pourquoi tu m'as frappé et crié dessus? Maman, je voulais juste que tu me dises que tu m'aimes.*» Dans un dernier souffle, alors qu'il élève son regard vers le ciel, il soupire «*je t'aime maman.*»

Le même monologue est livré à son père. Une figure paternelle représentée comme un héros pour l'enfant de 6 ans, qui s'est transformé en un inconnu sombre et violent. «*Toi qui nous frappais alors que tu étais censé prendre soin de nous... Je rêvais simplement que tu m'apprennes à chasser et que tu m'aimes comme tu m'aimais avant qu'ils ne nous emmènent.*» Avant de terminer de la même façon, «*je t'aime papa.*»

Enfin, c'est à 135, son patronyme du pensionnat, qui incarne l'état sombre attaché à lui, que Omer St-Onge adresse ses derniers mots. Récalcitrant mais toujours bienveillant, il libère dans l'air les larmes de douleurs du passé, et poussant un nouveau soupir, il regarde de nouveau la pièce qui l'entoure, sa nouvelle vie peut enfin débiter.

PLACE À LA RECONSTRUCTION

Après sa prestation, Omer St-Onge discute avec le public et fait passer un message important. «*En chaque Québécois, il y a un Autochtone. On est tous frères et sœurs quelque part. On est humains.*»

Par sa prise de parole, certains Autochtones le remercient de mettre leurs maux en avant, même si cela reste une minorité. «*Certains viennent m'écouter, mais c'est tellement dur pour eux. C'est une réalité qui est propre à eux. Il y a des gens qui sont venus du Lac Simon et qui ont vécu des traumatismes, ils nous disent merci de pouvoir en parler aux gens. Les gens doivent savoir.*»



Pour Omer St-Onge, il est important de continuer à véhiculer l'histoire des communautés autochtones, mais aussi de prendre le pouls de la société pour se reconstruire. «*On parle souvent de réconciliation, mais ce qu'il faut réellement, c'est une reconstruction. Il faut que nos peuples se retrouvent et reconstruisent leurs relations. La réconciliation se fera naturellement durant cette étape.*»

Rêveur d'une société où un jour, les Autochtones et les Québécois parviendront à avancer main dans la main, l'artiste met un point d'honneur à continuer d'établir le lien avec ceux qui ne font pas partie de sa communauté. Parce que comme il le répète: «*Devenons de bons ancêtres, ici et aujourd'hui et surtout, prenons soin de nous.*» ■

Dans le cadre du Mois national de l'histoire autochtone

En juin
Jelis
autochtone!



  @Jelisautochtone


Site web: jelisautochtone.ca



Conseil des arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

SOPEC

Québec 



RENCONTRER ET RACONTER EN BANDES DESSINÉES

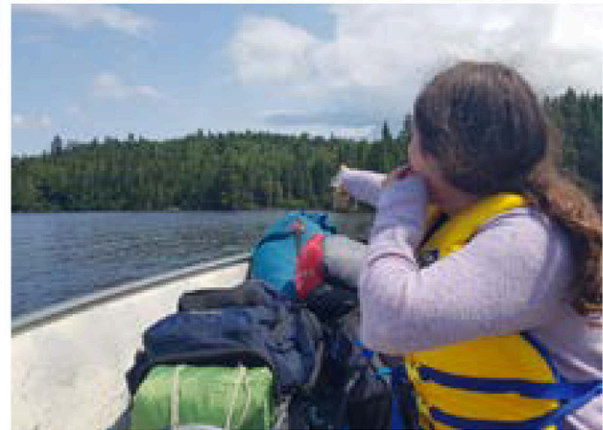
L'Institut de développement durable des Premières Nations du Québec et du Labrador (IDDPNQL) a produit quatre bandes dessinées destinées à faire valoir les langues et les cultures autochtones à partir de projets originaux de développement durable implantés dans certaines communautés.

— **Simon Bolduc** • Chargé de projets, journalisme

L'idée, c'est la chargée de projet en cultures et langues Sabryna Godbout qui l'a eue au départ. Jeune Wendat qui se posait des questions sur sa propre langue et sa culture, elle est partie à la rencontre de trois nations pour découvrir, en premier lieu, leurs projets de développement durable, mais aussi, et surtout, pour s'approprier à sa manière son identité autochtone.

Au fil des quatre reportages transcrits en bandes dessinées et traduits en plusieurs langues autochtones, on la suit, accompagnée d'Emmanuelle Dufour, de Jennifer Obomsawin et de Frédérique Gros-Louis, dans la communauté Mi'kmaq de Listuguj, en Gaspésie, à Manawan chez les Attikameks et enfin à Mashteuiatsh, avec les Pekuakamiulnuatsh.

Catherine Béland, coordonnatrice en planification à l'IDDPNQL, explique la vision de Sabryna Godbout quand elle a présenté le projet, en 2018 : « Elle a voulu représenter la vision holistique d'après laquelle les Premières Nations conçoivent les choses. Elle a tout de suite eu l'image des quatre éléments : le feu, la terre, l'air et l'eau qu'elle a associé aux sources d'énergie : éolienne, hydroélectrique, solaire et de la biomasse. On a fait des recherches pour voir quelles communautés avaient des projets en développement durable avec ces types d'énergie. Il manque une quatrième BD à sortir prochainement, et c'est l'élément de la terre avec un projet de bioénergie du côté de la nation Oujé-Bougoumou. »



Sabryna Godbout lors de sa visite du site Matakan.

Photo : Institut de développement durable des Premières Nations du Québec et du Labrador

Cette conception holistique des Premières Nations, Sabryna Godbout l'explique de la même manière en introduction de chacun des livres : « Chez moi, à Wendake, notre société de masques de médecine divise le cercle de la vie en cinq parties dont quatre d'entre elles sont représentées par les couleurs suivantes : le blanc (le Nord), le rouge (l'Est), le jaune (le Sud) et le bleu (l'Ouest). Chaque division est également associée à diverses facettes de la création, dont le cycle de la vie (enfant, adolescent, adulte et aîné), le cycle des saisons (hiver, printemps, été et automne), le cycle lunaire, les quatre éléments de l'être humain (spirituel, physique, émotionnel et mental), les quatre herbes sacrées (tabac, cèdre, sauge et foin d'odeur) ou encore les quatre éléments de la terre (l'air, la terre, le feu et l'eau). Tout cela nous rappelle que notre monde agit selon un mouvement circulaire. »



QUATRE LIVRES, QUATRE ÉLÉMENTS

Dans la première bande dessinée, on découvre le projet d'énergie éolienne créé et géré par les trois communautés Mi'kmaq du territoire ancestral Gespégewa'gi. Sabryna Godbout va à la rencontre de membres des communautés qui lui expliquent le projet *MESGI'G UGJU'S'N*, «Grand Vent» en français, qui consiste en 47 éoliennes pouvant générer une puissance de 150 mégawatts, dont Hydro-Québec est le principal client, et dont la communauté estime les retombées économiques à 200 millions de dollars d'ici 2036.

Le deuxième reportage se déroule sur le site écotouristique géré par Tourisme Manawan, le projet Pisimw, en territoire atikamekw. Le projet Matakan Pisimw est un projet de séjour immersif dans la culture et la tradition atikamekw dans des chalets utilisant uniquement l'énergie photovoltaïque.

Sabryna Godbout s'est également rendue à Mashteuiatsh au sein des Pekuakamiulnuatsh, les Innus du Nord, pour en apprendre plus sur un projet de trois minicentrales hydroélectriques installées sur les rivières Mistassibi, Quiatchouan et Mistassini. Ces projets de minicentrales sur le *Nitassinan*, le territoire traditionnel, évitent notamment l'inondation des terres par d'énormes barrages hydroélectriques, comme à Péribonka, limitant toutes sortes de conséquences néfastes pour l'environnement, dont la qualité de l'eau par l'augmentation du niveau de mercure.

À venir sous peu est le quatrième reportage, cette fois-ci produit par Alaniss Matte, jeune Innue œuvrant à l'IDDPNQL, et par Marjolaine McKenzie, qui remplace Sabryna Godbout aujourd'hui à titre de chargée de projet en cultures et langues à l'IDDPNQL.





VISION AU PRÉSENT

Marjolaine McKenzie qui travaille à l'Institut de développement durable des Premières Nations du Québec et du Labrador a comme mandat, entre autres, de mettre à terme le projet de bande dessinée. Après, elle fera la tournée des écoles secondaires et des collèges dans les communautés pour faire la promotion des livres et encourager le monde à en apprendre plus sur ce qui se fait dans les autres communautés.

Elle n'avait pas entendu parler de l'IDDPNQ avant que des membres de celui-ci aient passé une semaine chez elle, à Matimekush, à Schefferville pour faire des ateliers. Elle a réalisé que « *c'est large, le développement durable* » et à quel point les initiatives des Premières Nations sont méconnues, des Autochtones comme des allochtones.

« On parle beaucoup d'environnement comme si ça s'inscrivait dans le futur, qu'il y avait des projets toujours à venir, dit Marjolaine McKenzie. En réalité, on ne se rend pas compte qu'il y a déjà des trucs bien installés. Les personnes sur le terrain, ça fait longtemps qu'ils sont là à vivre en harmonie avec la nature. Il y a une conversation dans le temps qui ne fonctionne pas. Le projet d'hydroélectricité de Mashteuiatsh, je ne sais pas combien de fois je suis passée devant et je n'avais aucune idée que ça existait, tout comme le projet de biomasse à Oujé-Bougoumou. On pense souvent dans les communautés que les Premières Nations sommes 10 ans en arrière. Mais regardez, la biomasse, c'est moi qui se sent 10 ans en arrière chez nous à ne pas savoir que c'est en train de se faire. »

Dans une vision plus holistique du développement durable, Marjolaine McKenzie évoque la liaison incontestable entre le territoire, la langue et l'identité. « *Quand j'ai compris que le territoire allait me réaligner avec mon identité et ma langue, c'est là que j'ai commencé à m'intéresser au développement durable* », dit-elle.



Marjolaine McKenzie, chargée de projet en cultures et langues à l'IDDPNQ.

Photo : Institut de développement durable des Premières Nations du Québec et du Labrador



QUAND J'AI COMPRIS QUE
LE TERRITOIRE ALLAIT
ME RÉALIGNER AVEC MON
IDENTITÉ ET MA LANGUE,
C'EST LÀ QUE J'AI COMMENCÉ
À M'INTÉRESSER
AU DÉVELOPPEMENT DURABLE.



Alaniss Matte est adjointe administrative à l'IDDPNQL et s'est chargée de la narration de la 4^e et dernière BD.

Photo : Institut de développement durable des Premières Nations du Québec et du Labrador



BD, DD ET CULTURE ORALE

Alaniss Matte est adjointe administrative à l'IDDPNQL. C'est elle qui s'est chargée des narrations de la dernière bande dessinée. Pour elle, ce support se rapproche de la culture orale importante des Premières Nations. « C'est un bon moyen de raconter une histoire, c'est quelqu'un qui visite une autre communauté, qui en apprend sur leurs initiatives, et c'est très visuel, dit Alaniss Matte. Ça m'a aussi permis de faire des rencontres et des collaborations avec des illustrateurs, graphistes, traducteurs et narrateurs autochtones. »

Marjolaine McKenzie abonde dans le même sens. Pour elle, la bande dessinée n'est pas loin des contes et légendes de la culture autochtone : « C'est un peu du storytelling sur papier. »



SE RÉAPPROPRIER

Ce support de la bande dessinée a aussi comme objectif d'être accessible et agréable à consulter. Alaniss Matte estime que le langage technique et politique des élus ne rejoint pas les jeunes des communautés comme celle d'où elle vient, à Pessamit.

« Ayant grandi dans les années 90, j'entendais beaucoup le terme enjeu. C'étaient des enjeux avec les barrages, les caribous, mais pas nécessairement sur d'autres sujets plus larges du développement durable. Ça restait très politique. Plus je vieillissais, plus je me rends compte que ces sujets sont liés au développement durable. Le lien avec la tradition, le territoire, c'est ça qu'on met de l'avant et qui rejoint le plus les jeunes », croit-elle.

Elle salue les opportunités grandissantes pour des gens d'aller vivre des expériences culturelles, elle qui n'a pas grandi dans le « Nutshimit, dans la nature », et qui en avait même « peur » plus jeune.

»»» DIFFUSION

Alaniss et Marjolaine s'appêtent à partir sur la route pour présenter le fruit de cinq années d'effort. Les BD seront surtout des outils pour permettre à la rencontre d'avoir lieu et d'aller plus loin dans l'échange. « On va présenter les livres et on va laisser la discussion aller après. Juste dans la communauté de Manawan, quand on a appelé pour organiser la présentation, les gens ont tout de suite embarqué et organisé notre venue. Ils sont fiers de nous montrer leur projet de panneaux solaires », explique Mme McKenzie.

Pour Catherine Béland, coordonnatrice à la planification à l'IDDPNQL, les thématiques des livres sont le miroir des grands chantiers du développement durable. « On peut les réutiliser transversalement dans nos autres actions et projets, explique-t-elle. On essaie de garder ces outils-là vivants le plus qu'on peut. » Les livres sont comme une « porte d'entrée pour développer d'autres sujets, comme l'identité ».





COLLECTION

L'IDDPNQL a produit au fil des années plusieurs livres, en plus du plus récent projet de bandes dessinées. Au total, huit ouvrages destinés aux jeunes aux niveaux primaire et secondaire ont été réalisés. Traduit en plusieurs langues autochtones, dont l'anishinabe, l'atikamekw, le cri, l'innu-aimun, le mi'gmaq et le mohawk, ils abordent plusieurs thématiques en lien avec le développement durable: La vision des femmes, la parole des jeunes, la gestion des matières résiduelles, les changements climatiques, les métiers et les professions de l'environnement, les habitats fauniques ou encore l'importance de l'eau racontée sur sept générations dans le livre *Enseigne-moi l'eau*. ■

ON REMPLIT VOTRE TASSE OÙ QUE VOUS SOYEZ

Partout au Québec, on livre gratuitement*

CAFEBROSSARD.COM



CAFÉ
BROSSARD^{MD}

TORRÉFIÉ À MONTRÉAL
514 321-4121 • 1 800 361-4121

*La livraison gratuite s'applique pour les commandes de 10 livres de café et plus.



Manomikalak Uqittuq
Participant Programme Maison ronde

Lors d'une visite au Café de la Maison ronde, l'équipe de la rédaction a passé un moment à discuter avec Manomikalak, participant au programme de la Maison Ronde, de la vie dans sa communauté de Kangiqsujuaq et de ses projets futurs. On a parlé de son amour pour la pêche sur glace à l'omble chevalier, du caribou qu'il a chassé lors du rite de passage à son adolescence et de l'importance de sa fratrie dans sa vie. *L'itinéraire* vous partage un texte qui raconte une anecdote d'enfance.

Kangiqsujuaq
ᐱᐱᐱᐱᐱᐱᐱᐱ

- ⦿ Situé sur la péninsule d'Ungava
- ⦿ Population : 837
- ⦿ La langue inuktitut y est parlée à 96%
- ⦿ Signifie : « la grande baie »
- ⦿ Communauté la plus proche du site archéologique Qajartalik qui comporte des pétroglyphes de la culture Dorset.

Memories of my childhood

My name is **Manomikalak Uqittuq** but everybody calls me Manu. I come from a little village up north called Kangiqsujuaq. When I was still a kid my mother used to work for hunters for six-week shifts.

My sister and I usually followed our mother so we could help her when she needed it. My sister Uttuqi and I used to go around to look for duck eggs so our mother could boil them for us. She was always proud when we found some. Once we strayed a bit far from our tent to find some eggs. Someone came to tell us that they saw a polar bears around the bay getting close to our tent. My sister and I, as we were young, never saw a polar bear before. We were really scared, so we started to walk quickly back. In fact it was more like running because we were afraid of the idea that the bears were getting closer every minute.

When we got home, we ran to our bed and hid under our blankets. We didn't dare to move from there until the polar bears were gone far from us. It took us a long time to fall asleep because of the fear we had. This is a memory I have, recalling my childhood in the north. ■

Memories



Jean-Guy Deslauriers

Camelot Première Moisson Promenade Masson

L'enfant qui sommeille

Rupture. Voilà un mot qui me donne le vertige. Un mot qui suggère le démantèlement de quelque chose. L'abandon d'autre chose. Moi, ça me fout la frousse. Ça me donne envie de me dégarnir, de m'alléger au plus sacrant, de prendre la poudre d'escampette, de courir, de m'effacer au plus criant. Me soustraire à cette zone ombragée et nébuleuse aussi vite que mes jambes me le permettent.

J'ai nourri cette crainte de l'abandon et du rejet de façon disproportionnée et déraisonnable pendant de nombreuses années. J'étais bien conscient que c'était la cause de mon mal-être et que cette peur avait pour seule fonction de nourrir le poids de ma souffrance.

J'étais complètement embourbé, enlisé dans mes pensées, inventant des événements, évitant les adieux, que je savais dans mon for intérieur n'être que le fruit de mon imaginaire. J'interprétais ces foutus adieux comme une forme de rejet et de disqualification. Je percevais ces « prends soin de toi », « longue vie à toi », « bonne chance » comme des belles phrases creuses toutes faites d'avance, insignifiantes et sans valeur.

La peur d'avoir peur, d'avoir mal, de souffrir émotionnellement me paralysait. Qu'il s'agisse de relations amoureuses, professionnelles ou de relations d'amitiés, je n'ai jamais aimé la confrontation. Je m'enfuyais à tire-d'aile, à toute vitesse, pour me mettre à l'abri, croyant mieux me protéger.

L'émotion est un mouvement constant qui fait partie de la vie et qu'il ne faut pas ignorer. Moi je m'en suis soustrait par peur du ridicule, par peur du jugement, par peur d'être catalogué.

J'ai pris le large et je me suis égaré. Je suis naufragé des profondeurs froides, sombres et humides de l'existence.

C.G. Jung a dit: « *L'émotion apporte de la vérité, de la couleur, de la chaleur à notre vie et à nos relations.* »

J'ai mis des années à comprendre que me dérober de mes responsabilités émotives était comme me rendre à une mauvaise adresse. Aussi bien me réfugier dans les égouts pluviaux de l'angoisse.

J'ai mis des années à comprendre que les obstacles, les contrariétés et l'adversité allaient me servir dans mes efforts pour devenir une personne plus forte, plus complète et confiante en elle-même.

C.G. Jung l'appelle « l'enfant en nous ». C'est lui qui définit notre personnalité, nos couleurs, nos perceptions, nos comportements. Mais c'est aussi lui que nous négligeons, et pour ça, nous en payons le prix fort. L'enfant en nous, celui que nous ignorons, nous manipule et nous fait agir et réagir de façon inconsciente. Notre incapacité à communiquer avec autrui cache et reflète nos expériences et nos blessures d'enfance enfouies. L'enfant en nous a été façonné, jour après jour, par les influences du monde extérieur. Je ne suis certainement pas un psychanalyste, mais je crois avoir compris une chose très importante: les émotions bougent de façon constante et ce mouvement émotionnel libère en moi des hormones qui correspondent à l'émotion du moment, tels la dopamine, l'adrénaline et le cortisol. Il est important comme être humain d'apprendre à identifier ses émotions, d'en connaître leur provenance et surtout de les vivre pleinement.

J'ai donné à l'enfant qui sommeille en moi la place qui lui revient en toute légitimité. Son aide très précieuse me permet de traverser de façon beaucoup plus réfléchie les épreuves et les embûches que la vie me réserve et elle m'offre une meilleure perspective de la vie en général.

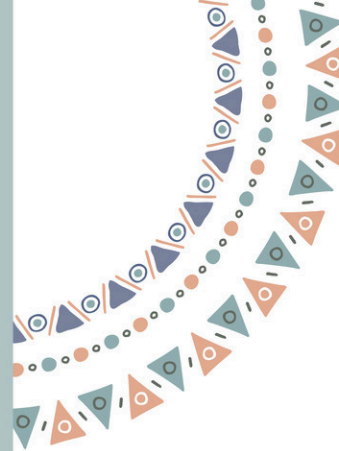
Cette symbiose que je vis aujourd'hui avec l'éveil de l'enfant en moi me permet de mieux me connaître et de m'apprécier à ma juste valeur.

La vie n'est pas facile, mais elle peut se traverser avec plus de souplesse. Il faut l'affronter, oser, faire preuve d'audace, ne pas avoir peur de se remettre en question, d'éliminer ce qui empêche, de boycotter le nuisible.

Être maître de soi, c'est vivre pleinement son potentiel émotif. La fuite et le refoulement devraient être bannis de nos vies, à tout jamais. ■

Tourisme autochtone, qu'aimeriez-vous découvrir?

Dans la tête
des camelots



Les camelots nous décrivent ce qu'ils aimeraient découvrir des communautés autochtones, de leurs cultures, de leurs pratiques et traditions. Pour certains, le tourisme autochtone est d'ailleurs un très bon moyen d'apprendre à vivre ensemble.

L'art autochtone

Moi, je ne connais pas beaucoup les communautés autochtones. Mes références viennent des films western, alors elles ne sont pas vraiment fiables. Je ne connais pas non plus grand-chose des autres communautés : chinoise, indienne, ou autre. Par contre, si je pouvais découvrir quelque chose, ce serait l'art autochtone. J'ai toujours trouvé ça intéressant et beau.

DENIS BOURGEOIS

CAMELOT JEAN-TALON / CHRISTOPHE COLOMB

Vivre ensemble

On dit souvent qu'on n'a pas le droit d'entrer dans toutes les réserves. Je trouverais le fun d'organiser un petit séjour pour découvrir les communautés. Ça nous permettrait de changer d'air, mais surtout de découvrir leurs jardins, leurs cultures. Leur façon de vivre, plus proche de la nature. Puis, je trouverais bien d'apprendre à mieux vivre avec eux, d'échanger avec eux et de nous accepter.

FRANCE LAPOINTE

CAMELOT SAQ MONT-ROYAL / MENTANA

Découvrir le Grand Nord

Moi j'aimerais aller dans le Grand Nord, là où il fait jour 24 heures d'affilée. Déjà parce que je ne connais pas du tout, et aussi pour apprendre la chasse avec les membres des communautés. J'aimerais savoir comment ils mangent. Je suppose qu'ils mangent du poisson, du phoque. Je n'y ai jamais goûté. Puis je suis curieux de leurs langues.

MAXIME VALCOURT

CAMELOT THÉÂTRES DU RIDEAU VERT ET DU NOUVEAU MONDE



© DRE ERWIN | UNSPLASH

Apprendre la chasse traditionnelle

Moi, j'aimerais voir leurs méthodes de chasse, de pêche, les pièges qu'ils utilisent. Parce que j'ai une image d'eux, de leur manière de chasser d'avant, mais je ne sais pas comment ça a évolué. C'est ce qui m'intéresse. Ce sont beaucoup les méthodes traditionnelles qui m'intéressent aussi.

YVON MASSICOTTE

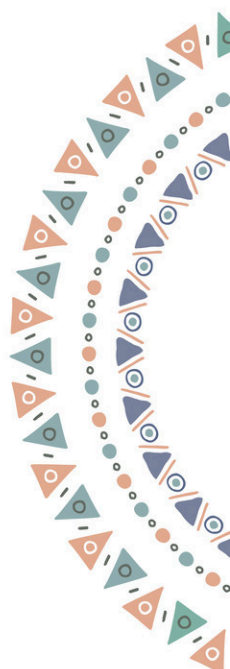
CAMELOT MÉTRO UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL ET CH. CÔTE DES NEIGES
ENTRE QUEEN-MARY ET JEAN-BRILLANT

La Maison ronde

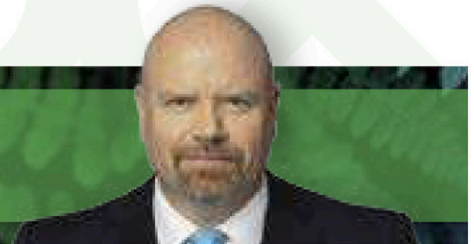
Je suis déjà allé à Kahnawake plusieurs fois. Je me rappelle avoir été très très bien accueillie. Les gens là-bas sont chaleureux. Puis, plus près de nous, je vais à la Maison ronde. J'y ai déjà mangé. Le menu est vraiment bon. C'est comme une forme de tourisme d'aller manger là-bas.

MANON FORTIER

CAMELOT SHERBROOKE / LEPAILLEUR



MESSAGE LE MINISTRE RESPONSABLE DES RELATIONS AVEC LES PREMIÈRES NATIONS ET LES INUIT



ANNONCE PAYÉE

L'itinérance est un phénomène complexe qui éloigne les gens de la société. Elle n'est pas différente chez les Premières Nations et les Inuit. Celle-ci les écarte de leur réalité. Elle est la cause d'histoires, de drames et de tragédies que nous aimerions toutes et tous éviter. Comme ministre responsable des Relations avec les Premières Nations et des Inuit, je suis déterminé à trouver des solutions avec les gens du milieu. L'itinérance peut être visible ou non, mais elle ne doit pas être ignorée. Nous avons la responsabilité de ne pas exclure les personnes plus vulnérables. Il faut engager de grands moyens pour soutenir les membres des Premières Nations et les Inuit qui cherchent leur place dans notre société.

En ce sens, nous avons déployé plusieurs initiatives afin de venir en aide aux personnes autochtones les plus vulnérables. Nous avons contribué au projet d'achat d'un bâtiment ouvert en tout temps de Projet Autochtones du Québec, qui permettra notamment d'ajouter 42 places d'hébergement d'urgence. Celles-ci seront accessibles au réseau montréalais de soutien à l'itinérance.

Une aide importante sera également consacrée à l'exploration de solutions mises de l'avant par les milieux autochtones à l'intention des personnes vulnérables à Montréal, dont les personnes itinérantes. Finalement, le Secrétariat aux relations avec les Premières Nations et les Inuit investit régulièrement des sommes importantes, en collaboration avec le ministère de la Santé et des Services sociaux, pour renforcer la capacité d'intervention de ses partenaires auprès des personnes itinérantes. Nous avons soutenu des organismes travaillant à consolider l'offre de services de proximité, dont Résilience Montréal, The Open Door, Exeko et le Centre d'amitié autochtone de Montréal.

Vous vous posez peut-être cette question : comment pourrais-je contribuer à cette cause? La réponse est simple : en posant de petits gestes comme celui que vous venez de faire en vous procurant une copie de *L'itinéraire*.

Ensemble, j'ai espoir que nous pouvons non seulement aider les personnes autochtones vivant en situation d'itinérance dans les rues du Québec, mais aussi rendre notre société plus équitable, inclusive et unie.


Ian Lafrenière

Ministre responsable des Relations avec les Premières Nations et les Inuit

Votre
gouvernement

Québec

CHAQUE GRAND MOMENT DÉBUTE PAR UNE RENCONTRE

 @NHWA' LUMINA
WENÐAKE ᑎᕐᕐᕐᕐ



CRÉONS LES
NÔTRES ENSEMBLE



TOURISME
AUTOCHTONE
QUÉBEC

SE RAPPROCHER ET »»» SE COMPRENDRE

Le tourisme favorise la protection des cultures autochtones, l'autonomie des communautés, la protection des espaces naturels. Surtout, le tourisme encourage le rapprochement des peuples, la connaissance de l'autre. Et loin d'être conventionnel, faire du tourisme autochtone s'apprend.

— Rédaction de *L'itinéraire* en collaboration avec Tourisme Autochtone Québec





© MANO PHOTOGRAPHIE

C'est ce que conclut avec humilité **Marie Brion**, bénévole à la rédaction de L'itinéraire, après son passage touristique dans la communauté atikamekw de Manawan, située à 250 km au nord-ouest de Trois-Rivières. Une expérience riche en apprentissages dont elle a accepté de discuter avec **Andrew Germain Gros-Louis** de Tourisme Autochtone Québec. Conseiller marketing et chargé d'un projet de rapprochement entre les communautés autochtones et allochtones, ce dernier lui a partagé conseils et exemples de bonnes pratiques à connaître avant de visiter une communauté autochtone, qu'elle soit touristiquement structurée, ou non.

VISITE À MANAWAN

«*Ma fille vit au Yukon, introduit Marie Brion avant de décrire son passage de trois jours à Manawan. Là-bas, les Autochtones font du bruit pendant la récolte des petits fruits pour éloigner les ours. Mais ils leur parlent aussi pour les remercier de partager leur nourriture. Ce sont des formes respectueuses de la nature que j'apprécie. Je suis sensible aux cultures autochtones, à leur réalité, à leurs valeurs. Mais je ne connais que peu de choses. C'est pourquoi avec l'une de mes amies, Estelle, nous avons décidé d'aller à Manawan pendant la longue fin de semaine des Patriotes.*

«*Sur place, le sentiment de se sentir étrangères a très vite disparu, dès le deuxième jour. Mais pour la toute première fois, j'ai réalisé ce que c'est que d'être en situation de minorité visible. On ne savait pas vraiment comment se comporter, on marchait sur des œufs. Heureusement, deux membres de la communauté qui travaillent à l'auberge nous ont accompagnées. Ils ont fait le lien entre la communauté et nous à une période de l'année où il n'y avait pas encore d'événements touristiques à voir, d'activités ouvertes. Ce lien est essentiel pour rapprocher les allochtones et les Autochtones. C'est entre autres ce que font les points d'informations touristiques : du lien.*

«*Mieux préparée, je serais allée à Manawan pendant une période où tout est ouvert. Parce que je crois que le tourisme facilite la rencontre. Pour moi, c'est un outil parfait de rapprochement.*»

Une opinion que partage Andrew Germain Gros-Louis, conseiller marketing et chargé d'un projet de rapprochement pour Tourisme Autochtone, avec qui Marie Brion a conversé pour démystifier son expérience autochtone et passer en revue les comportements clés à adopter avant de se lancer dans du tourisme autochtone.

Retour sur une discussion sincère et pleine d'humilité.





© TOURISME MANAWAN | MAYOKE



MARIE BRION : J'ai trouvé Manawan assez isolé, sûrement parce que nous sommes arrivées là-bas dans une période creuse. L'auberge dans laquelle nous avons logé était vide. Il n'y avait aucun touriste et encore moins d'allochtones. Je ne me suis pas sentie la bienvenue. Il faut dire qu'on y est allées sans s'être ni organisées ni renseignées avant.

ANDREW GERMAIN GROS-LOUIS : Chacune des communautés, nonobstant la nation, vit une réalité différente. Alors, que ce soit pour visiter Manawan, Odanak, Wendake, la Basse-Côte-Nord, etc. la première étape, c'est de bien s'informer sur l'histoire de la communauté où vous vous rendez. Ce sont des peuples millénaires qui ont vécu beaucoup de choses marquantes pour chacune des générations. Ils ont des raisons de réagir de différentes manières. Alors c'est important de se renseigner, d'ouvrir son esprit et de démontrer que vous êtes prêt pour la rencontre. Les communautés sont toujours prêtes à partager, mais si les gens ne sont pas informés de l'essentiel, c'est comme une perte de temps. Puis, elles sont tellement habituées à avoir des gens qui viennent pour prendre sans jamais redonner, que les communautés sont plus fermées face aux gens qui ne font pas l'effort de se renseigner un minimum.



MARIE BRION : Ce qui est étrange, c'est que le deuxième jour on se sentait moins intrus.

ANDREW GERMAIN GROS-LOUIS : Les communautés sont habituées de voir les gens passer juste une demi-journée. Alors lorsqu'on reste plusieurs jours, ils s'ouvrent tranquillement. Ils observent la personne arriver, et attendent de voir son ouverture. Votre séjour vous a sûrement permis de comprendre qu'il faut être préparées et que vous êtes les bienvenues.

Oui. J'ai beaucoup appris de ce séjour. Aussi qu'il aurait été préférable de pouvoir vivre des activités et des événements pour créer du lien.

Il y a en effet de bonnes pratiques à avoir et les centres d'informations touristiques peuvent les expliquer. Si le centre avait été ouvert, peut-être que la personne vous aurait proposé de revenir une prochaine fois ou vous aurait parlé des comportements à avoir.

Par exemple, pour le contact, c'est bien d'utiliser des mots de base dans la langue de la communauté: *kwei*, pour bonjour, *miigwetch* pour merci, en langue atikamekw. Surtout que les communautés autochtones défendent leur langue, comme les Québécois le font face à l'anglais.

Comment fait-on pour savoir tout ça avant d'aller visiter une communauté? Ce serait bien de connaître ces détails avant.

Ce n'est pas difficile de se renseigner sur internet, avec des ouvrages comme *Mythes et réalités sur les peuples autochtones* ou encore des sites comme Espaces Autochtones, par exemple. Puis auprès des communautés directement aussi. En leur disant: « Je ne connais rien de votre histoire, mais je suis intéressée à la connaître. » Bien sûr, il y a des choses que l'on crie haut et fort, d'autres pas. Essayez de demander à des membres de la communauté de Manawan comment ils ont vécu certains événements historiques marquants. Alors que si vous voulez parler de déforestation sachant que les forêts dans lesquelles ils chassaient l'original sont complètement rasées, ça, ils vont en parler.

Se renseigner est donc important.

Dans ce cas, quelle est leur perception du tourisme ?

Leur perception est changeante. Pendant la pandémie, des infirmières de Joliette sont venues au camp Matakan, localisé sur une des îles de l'immense lac Kempt à 40 min de bateau de Manawan, pour comprendre la réalité des communautés lorsque leurs membres se présentent à l'hôpital. C'est là que la vision du tourisme a changé. Et c'est devenu un outil de rapprochement.

Maintenant, pour chaque communauté, le tourisme porte une notion de durabilité, en ce sens que ça passe d'une génération à l'autre. Et si ça demeure économique, la vocation première du tourisme est de se faire entendre.

Le mot tourisme n'est pas le bon mot finalement ?

Nous on parle d'aller à la rencontre. Rencontre festive, rencontre culturelle, rencontre naturelle. Des rencontres toujours enrichissantes. C'est une démarche de rapprochement et on le constate de plus en plus.





LE RAPPROCHEMENT ENTRE LES PEUPLES EST L'AFFAIRE DE TOUS

Un sondage Léger fait en janvier et février 2022 auprès de 2002 personnes âgées de 18 ans et plus ayant voyagé au Québec au cours des cinq dernières années démontre, plus que jamais, que l'intérêt envers les communautés et le tourisme autochtones est fort.

Source: *Les Québécois envoient un signal fort au tourisme autochtone*. Tourisme autochtone Québec.

88% des Québécois ont une opinion favorable des communautés autochtones

53% des Québécois n'ont jamais pratiqué une activité touristique et culturelle autochtone au Québec par le passé

»»» Pour plus d'informations: tourismeautochtone.com

Malgré l'intérêt, la méconnaissance de l'offre touristique et culturelle autochtone au Québec persiste:

- 51%** faible connaissance
- 37%** aucune connaissance
- 11%** connaissance moyenne
- 1%** connaissance élevée



PUBLICITÉ

NOUVEAUTÉS

Alexis Vollant
Nipinapunan
Poésie

Beatrice Deer
Illustrations de D. J. Herron
La femme-renard

Éditions HANNENØRAK

Mieux vaut en lire! écouter



par **Karine Bénézet**

Journaliste, cheffe de pupitre

Poésie en marche pour Sindy

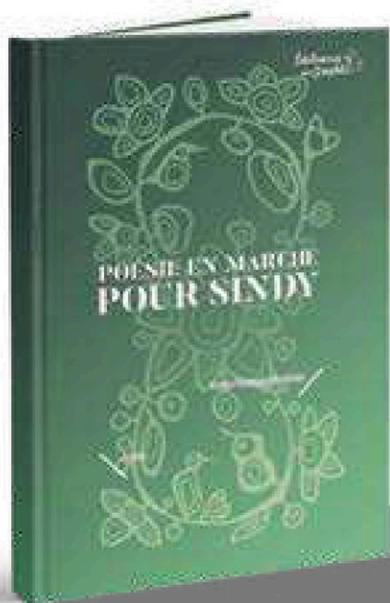
Sindy Ruperthouse, une femme de la Première Nation Abitewinni de Pikogan disparue depuis presque 10 ans. Comme trop d'autres. C'est à elle(s) qu'écrit Virginia Pésémapeo Bordeleau : femme, autochtone, mère, artiste, peintre et poète. Des mots qui s'adressent aussi aux pères et mères qui restent, qui attendent le « retour » de l'enfant aimé — parce qu'un voyage n'existe pas sans retour, comme le dit l'auteur.

Les actes de violence trouveront réparation. C'est ce que laisse sous-entendre *Poésie en marche pour Sindy*, qui est aussi un puissant texte de consolation de celles qui pleurent dans la douleur de l'attente. À son extrémité s'exprime avec force la colère ressentie dans le ventre des femmes autochtones, prises à leur insu dans l'incompréhensible haine d'une partie du monde envers elles.

Autour du récit suintent la Terre-Mère, les combats latents et ceux à venir.

Écouter les 76 pages de *Poésie en marche pour Sindy* revient à se faire parler de cœur à cœur. Un texte qui transperce et relie les femmes avec la plus grande des humanités et la plus sensible des voix.

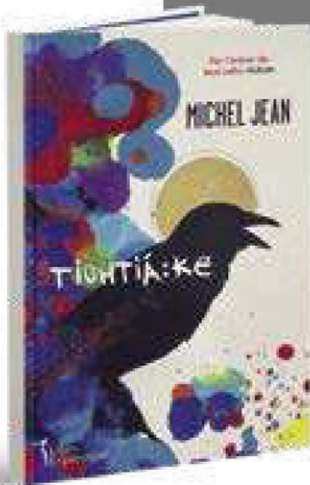
Un texte profondément méditatif, merveilleusement accompagné par la voix de l'artiste multidisciplinaire Soleil Launière et une nature sonore, qui fige l'auditeur dans une écoute vraie et incontournable.



Poésie en marche pour Sindy

De Virginia Pésémapeo Bordeleau,
lu par Soleil Launière

Éditions du Quartz, 2022, 18 min

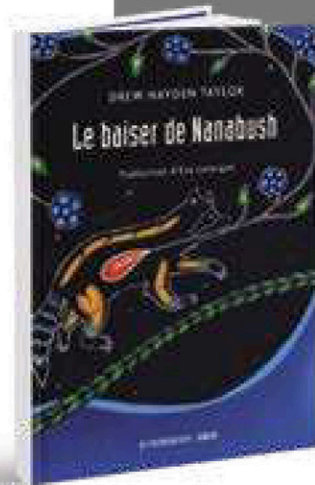


Tiohtiá:ke

Écrit et lu par Michel Jean

Les Éditions Libre Expression, 2022,
4 h 9 min

Élie Mestenapeo sort de prison après avoir purgé sa peine pour le meurtre de son père, un homme alcoolique et violent. Sa communauté innue de Nutashkuan l'a banni. Il débarque à Montréal et se retrouve très vite dans la rue. Il y croisera des personnes d'autres nations, Inuit, Cris, Atikamekw, venues comme lui s'échouer dans la métropole, et il fera des rencontres déterminantes, qui l'aideront à se reconstruire. Tiohtiá:ke, c'est aussi la réalité de tous ces Autochtones qui se regroupent dans les villes pour reformer la communauté qu'ils ont perdue. La seule chance de s'en sortir réside parfois dans l'attachement à des valeurs plus grandes que soi.



Le Baiser de Nanabush

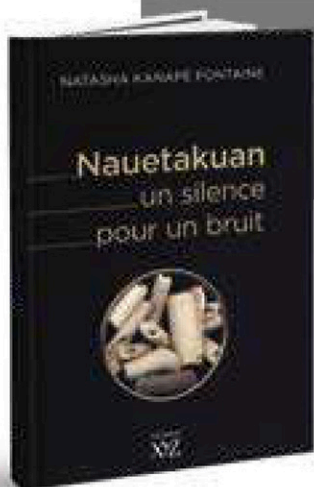
De Drew Hayden Taylor,
lu par Charles Bender

2021, 10 h 45 min

Rien ne se produit jamais dans la réserve anishnabe de Lac-aux-Loutres. Enfin, jusqu'à l'arrivée d'un séduisant étranger aux cheveux blonds porté par une rutilante moto Indian Chief 1953.

Les intentions du bellâtre sont d'autant plus mystérieuses que celui-ci semble connaître la communauté sous toutes ses coutures. Si la cheffe Maggie tombe instantanément sous son charme, son fils Virgile est beaucoup moins enthousiaste. Aidé par son oncle Wayne, créateur d'une forme d'art martial autochtone, il tentera d'éloigner l'étranger de Lac-aux-Loutres – et de sa mère. Et on dirait que les rats laveurs veulent en faire autant.

Drôle, profonde, lumineuse et remplie d'espoir, l'histoire est servie par l'incontestable talent de conteur et l'humour qui ont fait la renommée de Taylor au Canada anglais. L'édition originale anglaise (Motorcycles & Sweetgrass, Knopf Canada) a été finaliste au prix du Gouverneur général.



Un silence pour un bruit

De Natasha Kanapé Fontaine,
lu par Soleil Launière

Éditions Xyz, 2021, 6 h 35 min

Nauetakuan : mot innu qui nous annonce qu'un son, au loin, vient à nous. Comment l'entendre, si tout, dehors comme dedans, vibre, bourdonne, crie ? Il faut, oui, faire silence. Perdue dans la ville, Monica cherche sa liberté en même temps que ses liens. Ses études en histoire de l'art ne lui inspirent plus rien, le sens la fuit et le vide menace de l'envahir pour de bon, fragilisant l'armure qu'elle se confectionne chaque jour.

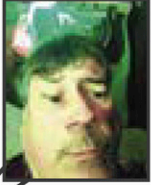
Pour pouvoir enfin déposer le lourd bagage dont elle a hérité, revenir en paix chez elle, à Pessamit, elle devra d'abord apprivoiser les orages qui grondent en elle. Remonter le fil des routes et des rivières, leur courant tantôt allié, tantôt contraire, d'un bout à l'autre du continent. Retrouver la puissance qui se façonne une perle à la fois.

J'aimerais lui dire que j'y arrive tant bien que mal, que je cherche les assises, les repères, les portes. J'aimerais pouvoir toucher la peau du castor une nouvelle fois, sentir la brise se lever tout en recevant l'odeur du feu et de la viande qui grille. Si je ferme les yeux, mon rêve disparaîtra.

Montréalités d'ici

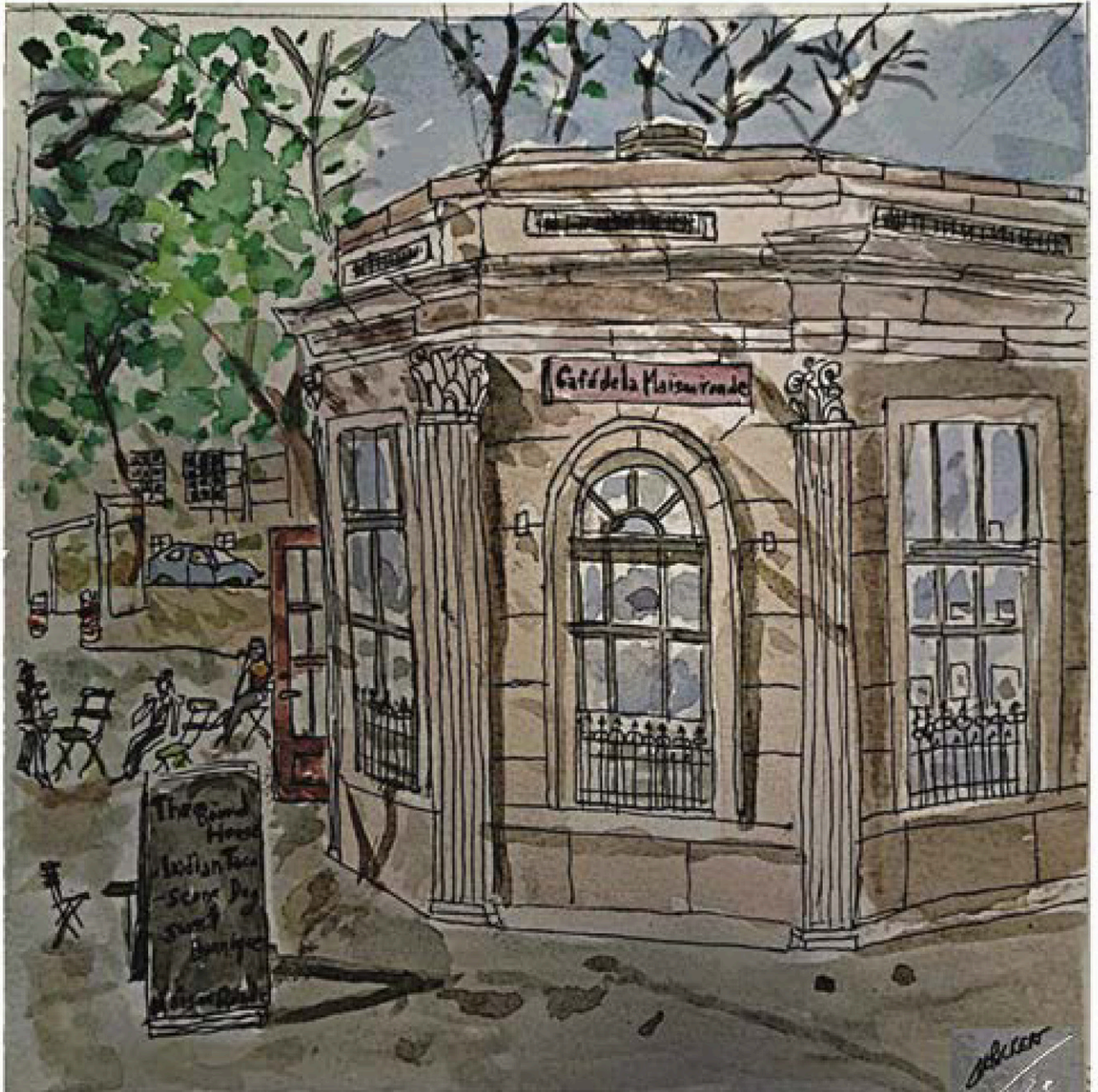
hier et aujourd'hui

DE VESPASIENNE À LA MAISON RONDE...



Par Namron

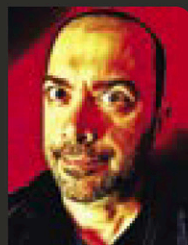
Camelot PJC boul. Monk / Pharmaprix Outremont
normartmusic@yahoo.ca



Saviez-vous que l'immeuble du Café de la Maison ronde au square Cabot a déjà servi de 'vespasienne' ? Qu'est-ce qu'une vespasienne ? C'est une toilette publique extérieure. Celle-ci a été construite dans les années 1930 durant le règne de Camilien Houde, alors maire de Montréal. Certains citoyens, considérant que ces installations sanitaires coûtent la peau des fesses, les baptisèrent " camiliennes ".

C'EST ENCORE DROLE

LIT
NE
RAI
RE
CHRONIQUE
HUMOUR



Christian Vanasse
Humoriste

Les propos exprimés dans cette chronique n'engagent que l'auteur.

Troisième solitude

Tsé que j'ai déjà été un « p'tit Saint-Jean Baptiste » ? Oh boy, je sais qu'en disant ça, j'ai l'air du gars qui fait encore sa grocery chez Steinberg en passant par la Commission des Liqueurs, mais regarde, je suis né en 1969 dans le tout petit village de Saint-Nazaire d'Acton. Un village tellement petit qu'on avait mis « Bienvenue » pis « Au revoir » du même bord de la pancarte. Un village d'agriculteurs, blancs, francophones pis catholiques. Le *wet dream* de Mathieu Bock-Côté.

Facque, quand j'étais petit, la Saint-Jean Baptiste, c'était une grosse affaire. Pis y avait une tradition qui était de prendre un jeune garçon avec des airs de chérubin, de l'habiller semi-bé-daine avec une peau de mouton pis d'le placer sur une balle de foin pour parader dans le village. Le *wet dream* de quelques curés de l'époque.

Mais c'est pas la chose à retenir (ouais j'sais, j'prends toujours ben des détours dans mes histoires). La chose à retenir, c'est qu'un jour de Saint-Jean, sous un beau soleil de juin, j'ai défilé dans mon village natal sur une plateforme tirée par un tracteur pis maudit qu'j'étais fier!

Fier de mes ancêtres, de mes contemporains, de tous ces « nous » qui célébraient l'histoire et l'héritage d'un peuple fondateur auquel je me sentais appartenir; le peuple Québécois! Celui qui avait inscrit le fait français dans ce coin d'Amérique et me permettait de célébrer fièrement le 24 juin à Saint-Nazaire, St-Denis, Saint-Ours ou Saint-Polycarpe pis de l'Île d'Orléans jusqu'à la Contrescarpe.

Une fois adolescent, je me suis intéressé à l'histoire et l'héritage du deuxième peuple fondateur, celui qu'entre nous on appelait « l'autre solitude »: les anglais. Par la découverte des origines irlandaises de mon arrière grand-mère, j'ai réalisé qu'il y avait des racines anglophones dans ma famille, ma parenté, et que cette présence anglaise, irlandaise et écossaise était aussi inscrite partout sur le territoire, de Drummondville à Sherbrooke en passant par Warwick ou Acton-Vale, et que tout ça faisait aussi partie de mon identité.

Enfin, à l'âge adulte, j'ai rencontré cet autre peuple fondateur, ce « *peuple invisible* » comme disait Richard Desjardins, la « troisième solitude »: les Premières Nations. Certains diraient qu'y'était à peu près temps... et ils auront raison.

Ça m'aura pris des années pour sortir de mon petit village natal, ce nombril confortable et réconfortant, et prendre conscience de l'univers qui m'entourait. Si je n'ai pas honte du chemin que j'ai parcouru, je regrette cependant d'avoir pris tout ce temps pour découvrir les 11 nations avec qui je partage mes racines: Abénakis, Anishinaabe, Atikamekw, Cris, Hurons-Wendat, Innus, Inuits, Malécites, Micmacs, Mohawks et Naskapis.

De la Matapédia au Témiscamingue en passant par l'Abitibi, l'Outaouais et la Manicouagan, Magog, Matane, Mégantic, Mascouche, Maniwaki, Coaticook, Shawinigan, Arthabaska, Kamouraska, Chibougamau, Chicoutimi, Tadoussac, Rimouski et des rives de la Yamaska jusqu'à Natashquan. Ces peuples sont si profondément inscrits dans notre territoire qu'ils lui ont même donné son nom: Kébec.

Il y a une cinquantaine d'années, par une belle journée de juin sur ma balle de foin, je croyais contempler le monde. Je n'imaginai pas encore à quel point il était vaste, riche et qu'il avait tant de choses à m'apprendre.

Mes premières Saint-Jean, j'entendais du Félix Leclerc, Gilles Vigneault, Ginette Reno ou Robert Charlebois. Mes suivants incluent Nanette Workman, Stephen Faulkner et Leonard Cohen. Maintenant, il me faut du Kanapé Fontaine, Elisapie et Samian.

Aujourd'hui, je ne peux célébrer la Fête nationale sans penser à toutes celles et ceux qui ont façonné mon identité et à qui je dois cette histoire et cette culture qui prennent racine bien avant moi, bien au-delà de mon village, et dont je suis plus que jamais curieux et avide de connaître et reconnaître l'héritage et l'histoire.

Avec fierté, je vous dis: Merci, thank you, wliwni, tshinash-kumitin, tiawenhk, nakurmiik et miigwech. ■



LE RA RE	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1												
2												
3												
4												
5												
6												
7												
8												
9												
10												

Jeux de mots

josecardinala1@yahoo.ca

JOSÉE CARDINAL
DISTRIBUTRICE

HORIZONTALEMENT

- Ressentirions.
- Aristocratie. - Maison de campagne.
- Composition pour deux voix. - Allonge.
- Au. - Épicéa.
- Destruction. - Avant-midi. - Nanoseconde.
- Dénonçèrent. - Plutonium.
- Unité paysanne. - Flétriras.
- Rempli. - Lente.
- Intitule. - Note.
- Saison. - Mesureras des billets.

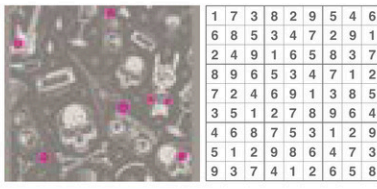
VERTICALEMENT

- Ébauche préliminaire de l'endoderme.
- Croupirait.
- Groupe humoristique québécois disparu. - Fleur.
- Élément indiquant une fonction alcool. - Strontium. - Our.
- Ouélé. - Individus.
- Versus. - Ornée.
- Apprécier. - Instrument composé de deux branches assemblées à angle droit.
- Organe glandulaire. - Nord-nord-ouest.
- Personne qui vit d'un revenu provenant d'un investissement.
- Négliges. - Lancer avec force.
- Interjection. - Ivre.
- Nazi. - Députés. - Coutumes.

SOLUTIONS - 1^{er} juin 2023

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	
1	P	A	L	I	S	S	A	N	D	R	E	S
2	A	S	Y	M	E	T	R	I	E		N	U
3	R	D	I	R	A	I	C	O	R	E		
4	A	L	I	T	E	R	A	E	P	A	R	
5	P	R	E	A	U	S	A	L	A	C	E	
6	E		N	I	X	E	V	E	L	I	N	
7	N	E	S	S	T	U	E	R	E	N	T	
8	T	R		D	E	B	R	A	S	E		
9	E	N	T	R	E	T	U	E	S		R	U
10	S	E	B	A	C	E		E		T	A	S

Proportion seul	Boeufs	Du Nord et du Sud	Demar
Confusion	Étonner	Chagrin	Brouilles
Tromper			
Pays			
Dames			Chaise
Bulle			
Grêle		Négation	
Déesse		Usuel	XXX
		Desert	
		Lambin	
Arroser	Plante		
			Saint
En passant par	Dalles		
		Essai	



Conceptua- listes	Faire des tours	Soupe	Principal
Reliefs	Enduirai de résine	Coupelle	Érable
Plats de crabe			
Rainurage			
Fleuve- égyptien		Mesure d'angle	
Usèrent		Néant	
Perroquet			Diana
Meuble			Cale
		Cri des bachchantes	
		Sortis	
Seine			Flanc
Foyer			
		À toi	Note
			Néon
Municipalité d'Estrie			
Lettre grecque			
		Partie du corps	

Solutions dans le prochain numéro



Jeu des 7 différences

Pouvez-vous trouver les sept différences dans cette illustration ? Bonne chance !

© FREEPIK | TOUTOUS



Jeu de chiffres

Placez un chiffre de 1 à 9 dans chaque case vide. Chaque ligne, chaque colonne et chaque boîte 3x3 délimitée par un trait plus épais doivent contenir tous les chiffres de 1 à 9. Chaque chiffre apparaît donc une seule fois dans une ligne, dans une colonne et dans une boîte 3x3.



	9							
7			9	8	3	5		1
1	3		4	7				8
					7	8		
						1	9	
			5			2	4	7
		1		3	6			2
3		8	2	5	4	7		
	7	2	8		1	6	5	3



MARC MILLER

Député | Member of Parliament
Ville-Marie - Le Sud-Ouest - Île-des-Sœurs



3375 rue Saint-Jacques
Montréal (Québec) H4C 1G7

Tel : 514-515-4885

Marc.miller@parl.gc.ca

@MarcMillerVilleMarie

ANNONCE PAYÉE

En tant que ministre des Relations Couronne-Autochtones, je m'engage à travailler aux côtés des peuples autochtones, dans un esprit de réconciliation, afin de faire progresser les priorités des peuples autochtones et leur autodétermination. Pendant trop longtemps, le Canada n'a pas reconnu la culture et les traditions des Premières Nations, des Inuits et des Métis. En tant que ministre, député, et Canadien, je reste déterminé à honorer nos promesses, afin de construire un Canada meilleur pour tous.

- Ministre Marc Miller

AIDEZ L'ITINÉRAIRE À RESTER DANS LA RUE.

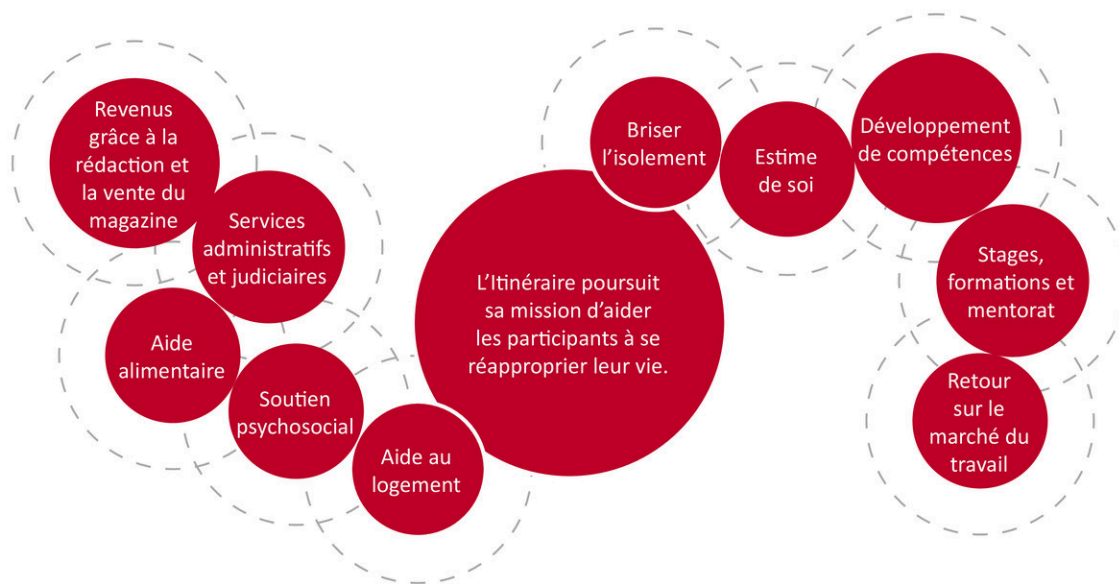
L'ITINÉRAIRE

SOUTENEZ-NOUS | FAITES UN DON

Le Groupe communautaire L'itinéraire continue d'être un acteur décisif dans la vie des camelots. Mais depuis les événements des dernières années, les ventes du magazine, les donations et le financement public ont chuté, poussant l'organisme au bord de la précarité.

Par ailleurs, les besoins d'accompagnement des personnes marginalisées, souffrant de dépendance, de problèmes de santé mentale et en situation d'itinérance ont explosé.

C'est pourquoi nous avons besoin de vous !



Je fais un don de

100 \$ 75 \$ 50 \$ autre montant : _____ \$

Identification M. Mme Autre

Mode de paiement

Chèque (au nom du Groupe communautaire L'itinéraire)

Visa Mastercard

Code de vérification de la carte (CVC) _____

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Ville : _____ Code postal : _____

Courriel : _____

Téléphone : () _____

Numéro de la carte

Expiration (Mois, année)

Signature de la personne titulaire de la carte

Postez votre coupon-réponse au Groupe communautaire L'itinéraire
2103 rue Sainte-Catherine Est, 3^e étage Montréal (Québec) H2K 2H9

* Pour respecter la planète et réduire ses frais postaux, L'itinéraire envoie le reçu d'impôt une seule fois par année, au début de janvier suivant le don.

Vous pouvez faire un don directement en ligne sur itineraire.ca

Numéro de charité de l'organisme : 13648 4219 RR0001





VOIX AUTOCHTONES D'AUJOURD'HUI

Savoir • Trauma • Résilience

Une exposition à voir maintenant !

Admission gratuite au Musée en tout temps pour les membres des communautés autochtones.

Achetez vos billets



En collaboration avec le Groupe TD



LA PROMESSE TD PRÊTS À AGIR



Panasonic



MONTREAL GAZETTE



Montréal®

Québec

Notre équipe est fière de s'associer à L'itinéraire et salue la contribution essentielle des Premières Nations et des Inuit à la société du Québec.

Kwe!



ASSEMBLÉE NATIONALE DU QUÉBEC



De gauche à droite : Vincent Marissal - Député de Rosemont, Andrés Fontecilla - Député de Laurier-Dorion, Manon Massé - Députée de Saint-Mario-Saint-Jacques, Ruba Ghazal - Députée de Mercier, Gabriel Nadeau-Dubois - Député de Gouin, Alejandra Zaga Mendez - Députée de Verduin, Guillaume Clécher-Rivard - Député de Saint-Henri-Sainte-Anne, Haroun Bouazzzi - Députée de Maurice-Richard, Alexandre Linduc - Député d'Hochetaga-Maisonneuve.

ENTREZ DANS LA DANSE



FETENATIONALE.QUEBEC



Mouvement national
des Québécoises
et Québécois



En partenariat avec :

Québec 